

k. III. 583

MICHEL EMINESCO

*Nec mihi mors gravis est,
posituro morte dolores.*

(Ovide-Narcisse)

POÈMES

VERSION FRANÇAISE
DE
PIERRE NICOLESCO



BUCAREST
IMPRIMERIE «UNIVERSUL», 23—25 RUE BRÉZOIANU
1931

228

$$8R - 1 = 4$$

~~SECRET~~

CONFIDENTIAL

SECRET

010
128

№ 12 în 1931
MICHIEL EMINESCO

MICHIEL EMINESCO

POÈMES
VERSION FRANÇAISE
DE
PIERRE NICOLESCO

BIBLIOTECA
DOCUMENTARĂ
ORĂȘUL PIATRA NEAMȚ

228.
~~1610~~

1931

TIPOGRAFIA ZIARULUI „UNIVERSUL” S. A., BUCUREȘTI

Str. Brezoianu 23-25

1875
1876
1877

K. III. 583

1878
1879
1880

Préface

La poésie roumaine comptait déjà plusieurs illustres représentants lorsque le talent de Michel Eminesco se manifesta par „Vénus et Madone“ publiée dans la revue „Causeries Littéraires“, en 1870. Les accents nouveaux, tantôt farouchement tragiques, tantôt sensuellement tendres, contrastaient avec le charme délicat d'un Alexandri, et dépassaient en vigueur les cris douloureux d'un Carlova.

Michel Eminesco naquit le 15 janvier 1850 à Botoschani, ville située dans le nord de la Moldavie. Il y passa sa première enfance qu'il décrivit dans une délicieuse poésie intitulée „O reste-toi!“ Il fut le sixième né dans une famille de dix enfants. Son père Georges Eminesco, où plutôt Eminovici, devenu „căminar“¹⁾ en 1841, possédait une certaine fortune. Sous une apparence austère, Georges Eminovici était le meilleur homme du monde. Il était intelligent, cultivé, et parlait couramment plusieurs langues. La mère du poète, née Ralou Youraschco, appartenait à une vieille famille russo-roumaine. C'était une femme très douce, timide et pieuse.

Les premières études secondaires que Michel Eminesco fait au gymnase de Czernowitz, sont loin d'être brillantes. Doué d'une nature indépendante, capricieuse, il ne peut s'assujettir à une discipline rigoureuse. Certaines matières, et spécialement le latin et les mathématiques lui font défaut. En revanche, il se distingue dans la composition roumaine. Sa conduite est irréprochable, il est d'un caractère très doux, cependant on remarque

¹⁾ dignité dans la boyarie.

chez lui, une tendance à parler beaucoup. Au mois d'avril de l'année 1863, il quitte le gymnase. il s'y présentera plus tard, à des examens, en qualité d'élève préparé en famille. Déjà tout jeune élève, il se sent une irrésistible vocation pour le théâtre, et suit avec intérêt les représentations données par une compagnie roumaine à Czernowitz. Il disparaît un beau jour avec une troupe, et dès lors, commencent pour lui les cruels débats pour l'existence. Malgré son jeune âge il est éperdument amoureux d'une actrice, beaucoup plus âgée que lui, mais indifférente aux effusions du jeune homme, et cette passion contrariée lui inspire „Le marbre aimé“. Hébergé dans une grange, lorsqu'il faisait partie de la troupe, il lisait Schiller, pour lequel il avait une admiration profonde. Le grand écrivain Caragiale qui le connut par hasard, a tracé dans „Nirvâna“ en des lignes admirables le portrait du jeune poète :

... — C'était une beauté ! Une figure classique, encadrée de longues boucles noires, un front haut et serein ; de grands yeux — d'après ces fenêtres de l'âme on remarquait qu'il y avait quelqu'un à l'intérieur ; un sourire doux et profondément mélancolique. Il paraissait un jeune saint descendu d'une vieille icône, un enfant marqué par le sceau des souffrances futures. „Je me présente Michel Eminesco !...“ Le poète avait alors dix-sept ans. ... „Tel je l'ai connu alors, et il est resté tel jusqu'aux derniers moments de sa vie — tantôt gai, tantôt triste : communicatif et hirsute, doux et révolté se contentant d'un rien et toujours mécontent ; tantôt d'une abstinence d'ermite, tantôt avide des plaisirs de la vie ; fuyant les hommes et les recherchant impassible comme un vieux stoïque et irritable comme une fille nerveuse. Curieux mélange ! — heureux pour un artiste malheureux pour un homme !...

... C'était en effet un homme désordonné mais nullement vicieux... Il possédait un tempérament d'une excessive inégalité, et lorsqu'une passion le dominait, c'était pour lui une torture incroyable...

Complètement dépourvu des manières communes, le succès lui échappait bien souvent... C'était alors un ébranlement terrible, une tension de la sensibilité, un accès de jalousie qui laissaient clairement entrevoir la manière dont cet homme supérieur devait finir. Lorsqu'il était complètement épuisé par cet ébranlement ner-

veux, il s'enfermait dans sa chambre, où, il s'endormait profondément, et il réapparaissait deux ou trois jours après, calme comme son „Lucifer“, — immortel et froid...“.

— Caragiale remarque que Michel Eminesco était alors un fervent du bouddhisme, et qu'il lui avait chanté „Nirvâna“, but suprême de Cakya—Mouni. Ce penchant vers le bouddhisme est visible surtout dans „La prière d'un Dace“.

En 1867 il revient dans sa famille et reprend ses études cette fois-ci en Transylvanie. En 1869 il est inscrit à l'Université de Vienne, où il suit les cours d'une manière capricieuse, en qualité d'étudiant libre. Cependant, il lit beaucoup et traduit la „Critique de la raison pure“ de Kant (restée en manuscrit). Il séjourne à Vienne jusqu'en 1871. De retour en Roumanie, une idylle se noue entre lui et une jeune fille douée d'un talent poétique admirable, Véronique Miclé qui deviendra sa muse. La société littéraire „Junimea“ (La Jeunesse) de Iassy, à la tête de laquelle se trouvait Titus Maioresco, veut l'aider à continuer ses études, afin d'obtenir le doctorat ès-lettres. En 1872 il va à l'Université de Berlin. Ici, de même, ses études sont dictées par son propre plaisir. Il n'obtient pas le doctorat qui lui eût assuré la suppléance d'une chaire universitaire occupée par T. Maioresco devenu ministre en 1874. Eminesco devint en 1875 directeur de la bibliothèque de Iassy. Devenu inspecteur des Ecoles des districts de Vaslouï et de Iassy dans la même année, il est remplacé en 1876. Le voici rédacteur du „Courrier de Iassy“ (feuille juridique), puis professeur à l'Institut Académique. La mort de sa mère survenue en 1876 l'attriste infiniment et lui inspire cette élégie déchirante intitulée „O mère“. Sa situation de professeur ne dure pas longtemps, et il est de nouveau sans ressources. Une place de rédacteur au „Timpul“ (Le temps) à Bucarest qui lui est offerte est très vite acceptée. Son chef d'oeuvre „Lucifer“ ainsi que les „Lettres“ (non parues dans la présente traduction) sont issus de cette période douloureuse de la vie du poète.

Doué d'une sensibilité extrême, d'un tempérament profondément mélancolique Eminesco ne put échapper à une terrible maladie cérébrale et mourut le 16 Juin 1888.

Son oeuvre est une des plus puissantes, une des plus élevées productions que le génie poétique ait connues. Imprégnée d'une magie douloureuse elle séduit l'âme, et la transporte dans les

sphères éthérées de l'Idéal, dans le domaine du rêve enchanté. Malgré ses violents reproches il demeure infiniment généreux et pardonne. Sa révolte est de courte durée. La fin de poème „Ange et Démon“, est d'une grandeur émouvante. Il a une large compréhension des choses et des sentiments ataviques. Il considère l'homme comme une „parcelle“ de l'infini, voué au désespoir au malheur.

Il a chanté d'une façon singulièrement poignante les replis les plus cachés du cœur humain. Alfred de Musset a donné les „Nuits“ et le „Souvenir“, qui sont les cris les plus déchirants que la déception amoureuse ait inspirés. Byron a donné „Don Juan“, qui est une vigoureuse expansion du „moi“. Michel Eminesco, nous donna „Lucifer“¹⁾ ce conte merveilleux, où, la passion est en conflit avec l'élévation spirituelle, avec le génie. La jeune princesse désenchantée par l'amour, et le poète hautain, impassible, sont des personnages issus d'une méditation profondément douloureuse, d'une très rare essence.

Car, ne nous y trompons pas, l'astre — Lucifer c'est Eminesco lui-même. La triste confidence que la jeune fille fait à Catalin qui profite de la situation, est une des pages les plus émouvantes que le lyrisme romantique connaisse :

„Eternellement je l'aimerai mais éternellement,
Il demeurera loin!..“

Un parfum exquis, d'une saveur tout antique, mais d'une saisissante actualité flotte dans ce poème. Cette intervention de Dieu parlant à Hyperion qui personnifie la génie, est agencée d'une manière graduée, attirante, et le poète manie à souhait le profane et le sublime, dans ce poème imprégné de rêverie de câlinerie et de passion, et dont les données philosophiques sont d'un lyrisme poignant.

Comme chez Musset, ses poésies les plus belles sont inspirées par la tristesse, par la pensée de la mort. Dans «Mortua est», il se demande comme Hamlet, à quoi sert d' „Etre“. Dans „Empereur et Prolétaire“ inspirée par la révolution française de 1870, et publiée en 1874' il s'indigne contre l'iniquité de l'ordre

¹⁾ publié en 1883.

social, mais il reste poète, et donne à la fin la définition des choses.

La forme chez Michel Eminesco, est élégante, vigoureuse. Il conserve même dans le discours parlé une certaine recherche, mais qui serait loin d'être appelée de l'affectation. La profondeur de pensée lui impose parfois des expressions voilées. Son oeuvre en prose est imprégnée de la même décevante mélancolie que son oeuvre poétique. Il a écrit „Vain génie“ (roman); „Le pauvre Denis“, „Césara“, et nul comme lui, n'a su composer pour les enfants, des contes aussi captivants, merveilleux, comme le „Prince charmant né des larmes“, ou comme l'histoire de „Calin le fou“.

P. N.

Une chevauchée matinale

La gigantesque et légère ombre de la nuit,
Portée par le vent,
Plie mystérieusement, se berce, vole,
Des ailes en battant,

L'aurore rose et blanche, aux boucles d'or,
Aux reflets de rubis,
De ses yeux verse un trésor de larmes
Sur le sein des fleurs ;

Le souffle des blancs narcisses répand
Son baume divin,
Et „Chloris, met des parures de roses
Sur son front de lis“ ;

Et la rivière exhale de sa tendre douleur
Un murmure poétique,
Sur son miroir d'ondes elle reflète en silence
Une pourpre fantastique ;

Et l'oiseau chante en d'imités soupirs
Un chant d'amour,
L'écho répond de sa voix vibrante
A la plainte languissante.

On voit sur la plaine deux êtres vaporeux
Sautant sur un cheval
Qu' enveloppe, en flottant dans la brise
Un léger voile ;

Comme Éole qui vole par — dessus les vagues et crie,
Le léger coursier
Hennit, se précipite fendant à la hâte
Le voile d'obscurité.

Une gracieuse vierge s'endort sur le sein
D'un beau jeune homme,
Ainsi que s'endort le gémissement; le soupir,
Dans le chant de tendresse.

Et sa taille haute, mince, frêle,
S'assouplit au vent,
Et ses noires boucles ondulant au zéphire
Brillent en voltigeant.

Elle s'endort sur son sein, se berce dans ses bra
En tendres rêveries;
Tandis que comme des parfums sur son doux visage
Flottent des baisers;

Et l'air de la montagne, de la vallée vibre
De mystérieux gémissements,
Car, le jeune homme ainsi profondément soupire
De gracieux chants :

„Ah! écoute ma toute belle
Chérie,
Mon doux murmure d'amour,
Je vais te chanter en secret, tendrement,
Le chant plaintif
Que je te chantais souvent.

Si tu devenais, chérie, tendre zéphire
Qui remue
De son souffle feuilles, fleurs,
Je serais feuille, je serais fleur,
Je volerais
Vers ton sein languissant de désir.

Si tu devenais nuit, je serais lumière
Douce, tendre,
Je t'enlaccerais dans un soupir;

Et dans le mariage d'amour,
A l'unisson,
Nous ferions naître l'aube de rubis.

Si j'étais, ma belle, le ruisseau,
Qui confie son désir
A la plaine,
Je laverais d'un baiser,
Murmuré,
Les lis blancs de tes seins !“

Comme Éole qui vole par — dessus les vagues et crie,
Le léger coursier
Hennit, se précipite fendant à la hâte
Le voile d'obscurité !

La vierge serre plus fort son amant
Contre son sein de lis,
Et cache sa figure au baiser troublant
Sur les cheveux d'ébène.

Echo se rit malgré les douces plaintes,
Des jeunes amants,
Et la rivière répète comme le choeur des anges
En rythme dansant :

„Si j'étais, ma belle, le ruisseau,
Qui confie son désir
A la plaine,
Je laverais d'un baiser,
Murmuré
Les lis blancs de tes seins !“



Les mystères de la nuit

Lorsque des étoiles d'or,
La nuit descend doucement,
Avec ses ombres qui soupirent,
Avec ses sylphes chuchotants,
Et ses rêves d'amour,

Que de coeurs dans le plaisir,
Ne fait-elle sursauter légèrement !
Mais plus elle est douloureuse,
Son chant mystique leur pèse,
Son chant doux et lent.

Deux ombres blanchâtres,
Comme les flocons des neiges mêmes,
Les rayons de la lune blanche
Filent et joignent
Pour tout l'avenir,

Et deux anges chantent et pleurent,
Ils pleurent dans la nuit douloureusement,
Et s'éteignent comme deux étoiles
Qui, dans l'hyménée, légères,
S'unissent en tombant.

Dans un nid de tourterelles,
Léger comme les papillons
Éros follement sautille,
Le caresse, l'échauffe
Comme un rêve de mystérieux désir.

Et dans le nuage de parfums
Deux âmes de fleurs.
Que le fiancé de la nuit sépare
De son fantastique murmure,
Et les effeuille jusqu' à ce qu'elles meurent.

Lorsque ces étoiles dorées
La nuit descend légèrement,
Combien de coeurs rieurs,
Mais combien d'autres en pleurs
Ne délaisse-t-elle doucement !

Mais tel est notre destin,
Marâtre par trop souvent ;
A l'un le monde il accorde,
Tandis qu' il baptise un autre
De sa rosée de pleurs.



Princesse de légende

Des nuages blancs, éclatants,
Naissent de la lune argentée ;
Sur les eaux les répandant,
Elle les étend sur la vallée.

Les fleurs se réunissent en veillées.
Où, des toiles d'araignée déchirant,
Sur le manteau de la nuit vont accrocher
De gros grains de diamant.

Près du lac, où les nuées
Ourdirent une ombre légère,
Extraite des ondes agitées
Pareilles à des boules de lumière,

En écartant les roseaux
La jeune fille doucement penchée.
Jette des roses rouges
Sur l'onde enchantée.

.....
Pour voir une image elle regardait
En cercles courir l'eau,
Car depuis longtemps le lac est ensorcelé
Par „Sainte Mercredi¹“, d'un mot.

Pour que l'image apparût à la surface
Elle jetait des roses épanouies,
Car ensorcelées sont les roses,
Par un mot de „Sainte Vendredi“.

Elle regardait... ses blonds cheveux,
Sa figure, sous la lune brillaient,
Et dans ses yeux bleus
Toutes les légendes apparaissaient.



¹) Dans la mystique populaire roumaine les jours de la semaine prennent des noms de saintes; ex: «*Sfânta Miercuri*», «*Sfântă Vineri*». Le mot *jour* est du genre masculin en roumain.

Lucifer

Comme dans les contes il était une fois,
Comme jamais il était,
Dans une famille d'empereurs et de rois,
Une fille d'une extrême beauté.

Elle était unique chez ses parents,
Et merveilleusement douée,
De même que la Vierge est parmi les saints,
Et la lune parmi les astres dorés.

Traversant les voûtes immenses, obscures,
Elle dirige ses pas, vers
La fenêtre, où, dans l'embrasure
Elle attend Lucifer.

Elle regardait comment au-dessus des mers à l'horizon
Il se lève et luit,
Et sur les mouvants sillons,
De noirs navires conduit.

Elle le voit aujourd'hui, le voit demain,
Ainsi son désir est „prêt“,
Quant à lui, regardant depuis des semaines :
La jeune fille lui plaît.

Comme sur ses coudes elle appuyait
 Songeuse son front,
Son âme et son coeur languissaient
Envers lui, d'un désir profond.

Avec quel éclat chaque soir
 Vivement il brillera
Dans l'ombre du château noir,
 Lorsqu'elle apparaîtra!

* * *

Et pas à pas derrière elle
Dans la chambre il se glisse,
Et de ses froides étincelles
 Un voile de flamme il tisse.

Et quand sur le lit s'étend en droite ligne,
 L'enfant pour se coucher,
Il lui touche les bras mis sur la poitrine,
 Et lui ferme les paupières adorées.

Et par le miroir se reflétant
 Sur son corps la clarté,
Sur ses grands yeux fermés palpitant,
 Sur son visage tourné,

Elle le contemplait en souriant,
Dans la glace il tremblait,
Car, dans son profond rêve la suivant,
 Il voulait à son âme s'attacher.

Elle, dans son sommeil lui parlait
En poussant des soupirs profonds :
— „O toi, de ma nuit le Maître adoré,
„Pourquoi ne viens-tu ? Viens donc !

„Descends en bas, Lucifer chéri,
 „Glissant sur un rayon,„
„Pénètre dans la maison et dans mon esprit,
 „Éclaire mon horizon !“

Il écoutait tremblant,
Davantage il s'alluma,
Et se jetant violemment,
Dans la mer s'enfonça.

Et l'eau, par où, il fut tombé,
En cercles s'arrondit,
Et des profondeurs insoupçonnées
Un merveilleux jeune homme surgit,

Léger, il franchit d'un bond,
Le bord de la croisée,
Tenant en sa main un bâton
De roseaux couronné !

Il paraissait un jeune Voïvode,
Aux souples cheveux d'or pur ;
Un bleu linceul fermait en noeud
Sur les épaules nues ;

Et l'ombre du visage transparent
Est blanche comme une cire ; Un mort
Splendide, aux yeux vivants,
Qui luit au dehors.

— „Péniblement, je vins de ma sphère
„Pour répondre à ton appel ;
„Je naquis de l'eau de la mer,
Et mon père est le Ciel“.

„Pour que dans ton boudoir je vinsse,
„Te regarder de près,
Je suis descendu de mon azur immense,
„Et les eaux m'ont enfanté.

„O viens, mon ineffable joyau,
„Renonce aux choses d'ici-bas,
„Moi je suis Lucifer d'en haut,
„Et mon épouse tu seras.

„Là-bas, dans des palais de coraux,
„Pendant de longs siècles, je te tiendrais,
„Et tous les peuples des eaux,
„A toi, t'obéiraient!

— „O beau, comme toi, seulement en songe,
„Un ange se peut montrer,
„Mais le chemin, où tu m'engages,
„Jamais je ne le suivrai;

„Étranger au langage comme au port,
„Tu brilles sans vie,
„Car, moi je suis vivante, et tu es mort,
„Et ton oeil me refroidit“.

* * *

Un jour passa, trois jours passèrent,
Et de nouveau la nuit vint,
Avec au-dessus d'elle, Lucifer
Et ses rayons sereins.

Pendant son sommeil, de lui
Se souvenir, elle doit,
Et du Prince des flots l'envie
Donne à ses sens des émois:

— Descends en bas, Lucifer adoré,
„Glissant sur un rayon,
„Traverse la maison et ma pensée,
„Éclaire mon horizon!

Dès qu'au ciel il l'entendit,
Avec douleur, cessa de briller;
Et le ciel onduleusement se replie,
A l'endroit où Lucifer disparaît.

Dans l'air, de rouges flamboiements
S'étendent sur le monde entier,
Et du chaos des éléments,
Prend forme un être altier.

Sur ses cheveux noirs bouclés,
Son Diadème semble brûler...
Il venait flottant en effet,
 En feu de soleil baigné.

Détachant du noir linceul
Ses bras marmoréens,
Il vient triste et penseur,
 Et pâle est son teint ;

Mais les yeux grands et merveilleux.
Brillent profondément, chimériques,
Comme deux passions inassouvies,
Obscures et mélancoliques.

— „Péniblement je vins de ma sphère,
 Et de nouveau je t'obéis,
„Sache que le soleil fut mon père,
„Et que ma mère fut la nuit.

„O viens, mon ineffable joyau,
„Renonce aux choses d'ici-bas ;
„Moi je suis Lucifer d'en haut,
„Et mon épouse tu seras.

„O viens, pour que dans tes blonds cheveu
„J'accroche des étoiles en diadèmes,
„Afin que tu paraisses dans mes cieux
„Plus belle que les étoiles mêmes.

— „O beau, comme toi, seulement en songe,
 Un démon apparaît,
„Mais, le chemin, où tu m'engages,
 „Jamais je ne le suivrai !

„A cause de ton cruel amour
„Ma poitrine me fait mal ; encore,
„Me font mal mes yeux grands et lourds
„Ton regard de feu me dévore“.

— „Que je descendisse tu voudrais ?
„Mais ne comprends-tu donc pas,
„Que moi jamais je ne mourrai,
„Tandis que toi, tu mourras ?“

„Je ne cherche pas des mots compliqués,
„Ni ne sais comment m’y prendre ;
„Bien que tes discours soient sensés,
„Moi, je ne te puis comprendre.

„Mais si tu veux que sincèrement
„Je m’amourache de toi,
„Sur la terre, descends,
„Deviens mortel comme moi“.

„Donc, en échange d’un baiser,
„Tu demandes mon immortalité même ?
„Mais aussi, je veux te prouver,
„Combien fortement je t’aime.

„Oui, je naîtrai du pêché,
„En recevant une autre vie :
„Avec l’éternité je suis lié,
„Mais je veux qu’on m’en délie !“

Il s’en va toujours... toujours, il s’en est allé,
Pour l’amour d’une enfant ;
De sa place de là-haut il s’est détaché
Pendant plusieurs jours disparaissant.

* * *

Pendant ce temps Catalin,
Perfide enfant de maison,
Qui remplit les coupes de vin,
A table, aux commençaux,

Un page qui pas à pas portait
Les robes de l’impératrice,
Enfant bâtard et trouvé,
Mais aux yeux pleins de malice,

Avec deux joues vermeilles
Et tentatrices ; s'incline,
Se faufile, et veille ;
Contemplant Cataline.

„Ah ! qu'elle devient belle et combien
Superbe, l'enchanteresse !
Eh ! c'est le moment Catalin !
De tenter ta chance !“

Et vite, il l'entraîne en passant,
DouceMENT, vers un angle.
— „Mais, Catalin, qu'est qu'il te prend !
— Voyons, sois raisonnable !“

— Je ne veux plus que tu sois
„Pensive aussi souvent,
„Souris plutôt et donne-moi
„Un baiser, seulement“.

— „Mais je ne sais même pas ce que tu veux,
„Laisse-moi tranquille, va loin t'enfuir,
„Hélàs, du „lucifer“ des cieux ;
„Me tourmente un mortel désir !“

— „Si tu l'ignores, je t'expliquerais
„De grain en grain l' amour,
„Mais ne va pas te courroucer,
„Et reste tranquille toujours :

„De même que le chasseur dans la forêt
„Tend aux petits oiseaux l'appât,
„Lorsque mon bras gauche je te tendrai,
„Toi, jette autour de moi tes bras ;

„Et tes yeux fixés,
„Sous les miens resteront ;
„Quand par dessous les bras je te hausserai,
„Hausse-toi sur tes talons ;

„Quand mon visage j'inclinerai,
„Tiens en haut ta face,
„Pour que nous nous regardions sans satiété,
„Et tendrement, toute notre existence.

„Et pour qu'il te soit entièrement
 Connu l'amour,
„Quand je m'incline en t'embrassant,
„M'embrasse à ton tour“.

Elle écoutait le cher enfant,
 Extasiée, distraite,
Et honteusement, et tendrement,
Tantôt elle s'y refuse, tantôt s'y prête...

Et lui dit tout bas : „Encor enfant,
„Je te connaissais, toi,
„Et bavard, insouciant,
„Tu serais égal à moi...

„Mais du calme de l'oubli,
„Apparut l'astre Lucifer,
„Qui donne un horizon infini,
„A la solitude de la mer,

„Et mystérieusement, mes cils je baisse,
„Car ils sont de pleurs baignés,
„Quand les vagues de l'eau passent,
„Vers lui dirigées.

„Il luit avec un ineffable amour
„Voulant ma douleur enfreindre,
„Mais il s'élève, plus haut toujours,
„Pour que je ne le puisse atteindre.

„Triste, avec ses froids rayons pénétrant
„Du monde qui le disjoint...
„Éternellement je l'aimerai, mais éternellement
„Il demeurera loin...

„Pour cela, sont mes journées
„Comme des steppes, désertes,
„Mais les nuits ont un charme sacré,
„Qui me déconcerte“...

— „Tu n'es qu'une enfant, voilà!
„Allons à travers le monde, fuyons,
„Du moins notre trace se perdra,
„Et personne ne saura notre non;

„Car tous les deux sagement,
„Nous serons lucides et débonnaires,
„Tu ne songeras plus à tes parents,
„Ni ne rêveras de Lucifer“.

* * *

Lucifer partit. Grandissaient,
Ses ailes au firmament,
Et des voies millénaires franchissaient
Dans les mêmes instants.

Un ciel d'étoiles en-dessus,
En-dessous un ciel étoilé, —
Il paraissait un éclair ininterrompu,
Parmi les étoiles égaré.

Et près de lui tout autour,
Des plaines de l'éternité,
voyait, comme au premier jour,
Comment des lumières jaillissaient,

Comment en jaillissant elles l'entourent
Comme des mers, à la nage...
Il vole, pensée menée par l'amour,
Pour disparaître comme un mirage;

Car est sans limites l'espace qu'il atteint,
Et sans oeil pour connaître,
Et le temps s'efforce en vain,
Du vide à paraître.

Ce n'est rien, et c'est pourtant
Une „soif“ qui l'absorbe...
C'est un „gouffre“ ressemblant
Au mystérieux orbe...

— „Des peines de la noire éternité,
„Absolvez-moi, ô Père
Et, soyez éternellement loué,
„Par l'échelle humaine entière !

„O demandez-moi, Seigneur, n'importe quel prix,
„Mais, veuillez me donner un autre sort,
„Car vous êtes source de vie,
„Et donneur de mort !

„Reprenez mon auréole d'immortalité,
„Et de mon regard le feu,
„Et pour tout cela veuillez me donner
„Une heure de délire amoureux...

„Du chaos, Seigneur je surgis
„Et je retournerais dans le chaos...
„Et du repos je naquis,
„J'ai soif de repos !“

— „Hypérion, qui du gouffre
„Apparais avec un monde entier,
„Ne demande pas des signes ni des miracles
„Inconcevables, innomés !

„Veux-tu qu'aux hommes tu ressembles?...
„Être comme eux considéré?...
„Mais, si tous les hommes périsaient ensemble,
„Encore des hommes naîtraient.

„Eux seulement, forment dans l'air
„De vains idéaux, —
„Lorsque des vagues entrent dans la terre,
„Des vagues surgissent de nouveau ;

„Ils ont des étoiles, porteuses de chance,
„Et des contrariétés du sort ;
„Nous autres n'avons ni temps ni place,
„Et ne connaissons pas la mort.

„Du sein de l'éternel hier
„Vit le mortel : aujourd'hui,
„Quand un soleil s'éteint dans le ciel,
„Un autre soleil luit.

„Paraissant éternellement surgir,
„La mort par derrière le vient paître,
„Car tous, ils naissent pour mourir,
„Et meurent pour renaître.

„Mais toi, Hypérion, demeure
„Où décline ton rayonnement...
„Demande-moi mon mot de la première heure,
„Faut-il te donner du jugement ?

„Veux-tu qu'a cette bouche-là je donne,
„Une voix dont l'air
„Entraîne les montagnes que les forêts couronnent,
„Et les îles dans la mer ?

„Veux-tu peut-être, faire preuve, en effet,
„De force et de justice ?
„Je te donnerai la terre morcelée
„Pour qu'en un empire tu la réunisses.

„Je te donne une flotte nombreuse,
„Et des armées pour traverser
„La vaste terre, les mers spacieuses,
„Mais la mort, jamais .

— „Et pour qui donc veux-tu mourir ?
„Retourne-toi, dirige-toi
„Vers cet univers en délire,
„Et ce qui t'attend : Vois !“

* * *

A sa place destinée dans le ciel
Hypériorion retourna
Et, comme au jour d'hier,
Sa lumière refléta.

Car il fait soir devers le couchant,
Et la nuit va tomber bientôt,
La lune se lève en tremblant,
Doucement, de l'eau.

Et remplit de ses étincelles
Les sentiers de la forêt,
Sous la longue rangée de tilleuls
Deux jeunes amants, seuls, se tenaient...

— „O laisse ma tête sur ton sein
„Se reposer, mon aimée,
„Sous le rayonnement de ton oeil serein
„Infiniment adoré“.

„Avec le charme de ta froide clarté,
„Mes pensées traverse,
„Répands une éternelle paix
„Sur ma nuit d'ivresse!

„Et demeure au-dessus de moi toujours,
„Et ma douleur enlève,
„O toi, qui fus mon premier amour
„Et mon dernier rêve!“

Hypériorion d'en haut voyait
L'extase dans leur „face“;
Par derrière le cou son bras à peine il lui met,
Elle, dans ses bras l'enlace...

Embaument les fleurs d'argent,
Et, tombent : une douce ondée,
Sur les têtes de deux enfants,
Aux longues boucles dorées.

Elle, enivrée d'amour,
Voit en levant les yeux :
Lucifer. Et, tout-doux,
Lui confie ses vœux :

— „Descends en bas Lucifer adoré,
„Glissant sur un rayon,
„Traverse la forêt, et ma pensée,
„Éclaire mon horizon !“

Il tremble comme naguère,
Dans les forêts et sur les pentes,
Éclairant des masses solitaires
De vagues mouvantes ;

Mais il ne tombe plus comme les autres fois,
Dans les mers de toute sa distance :

— „Visage de lut, que t'importe-t-il à toi
„Si c'est un autre à ma place ?

„Dans votre cercle étroit vivant,
„Vous êtes entourés de joies,
„Mais moi, dans mon monde je me sens
„Immortel et froid“.



L'Étoile

Jusqu'à l'étoile apparue,
Le chemin est long, infini ;
Et des milliers d'ans il a fallu,
Pour que sa lumière nous atteignît

Elle dut s'éteindre en chemin depuis longtemps.
 Dans les lointains bleus ;
Mais son rayon à peine maintenant
 Luit à nos yeux.

L'icone de l'étoile disparue
Monte doucement vers le ciel :
Elle était, avant qu'on l'eût aperçue,
Nous la voyons maintenant, mais ce n'est pas elle.

De même, depuis que notre désir ardent
Disparut en une profonde nuit,
De l'amour éteint le rayonnement
Encor nous suit.



Ange et Démon

Nuit... dans le dôme désolé parmi les lueurs jaunies
Des flambeaux de cire qui brûlent près des autels,
Pendant qu'au fond du dôme la voûte demeure immense, obscurcie,
Non pénétrée par les yeux rouges des cierges épuisés,

— Dans l'église déserte près de l'arc de la paroi
Sur le marchepied, une jeune fille semblable à un ange, se tient
Sur l'icône de l'autel en rouges rayons réfractés, [agenouillée,
Pâle, assombrie : Notre Dame, on la voit.

Un cierge est enfoncé dans un pilier de vieille pierre
De luisantes gouttes de goudron tombent par terre en grésillant,
Des couronnes de fleurs sèches bruissent en embaumant,
Et de mystérieuses paroles murmure l'enfant en prière.

Près d'une croix marmoréenne, enfoncé dans l'obscurité
En une ombre noire, épaisse, comme un démon, veille Lui,
Il détend ses coudes et les pose sur les bras du crucifix,
Les yeux enfoncés dans les orbites, le front triste et plissé.

Il appuie son menton sur l'épaule froide de la pierre,
Ses cheveux noirs comme la nuit frôlent le bras du marbre blanc,
A peine la triste veilleuse de ses reflets rose-blancs
Doucement, jette encor un rayon qui son visage éclaire.

Lui, un démon qui rêve — *Elle*, un ange qui prie ;
Une âme d'apostat : *Lui* — Un cœur d'or : *Elle* ,
Lui dans son ombre fatale, reste appuyé, rebelle :
Aux pieds de la Madone triste, sainte, *Elle* veille.

Sur un mur haut et froid d'un marbre immaculé,
Blanc comme une neige d'hiver luisant comme une eau douce,
L'ombre pleine de l'enfant se reflète comme dans une glace,
Son ombre, qui, comme elle, reste en prière, agenouillée

Que te manque-t-il donc à toi, blonde enfant avec ton air de majesté,
Avec ton visage blanc comme le marbre et tes mains pâles comme
Un voile, une brume, diaphane parsemée d'étoiles, Clair [la cire?]
Est ton regard innocent par les cils ombragé !

Que te manque-t-il pour être ange ? De longues ailes constellées ..
Mais que vois-je s'étendre sur l'ombre de tes épaules vivantes ?
Deux ombres ailées qui se meuvent tremblantes,
Deux ailes d'ombre vers le ciel levées !

Mais, celle-là n'est pas l'ombre de la jeune fille ; c'est son ange gardien,
Près du marbre blanc je vois son être aérien,
Sur son innocente vie, la sainte vie du jeune homme règne,
Près d'elle il prie, près d'elle il se prosterne . . .

Mais si c'est son ombre, celle-là, alors, c'est un ange : *Elle* ;
Mais les humains ne peuvent voir ses ailes immaculées ;
Par les longues prières humaines, ô murs sanctifiés :
J'annonce que je vois ses diaphanes ailes !

„Je t'aime !“ allait crier le démon de sa nuit,
Mais ses lèvres sont rendues hésitantes par l' ombre ailée ;
Non pour l'amour — pour la prière, ses genoux, il va plier,
Et d'elle, les murmures timides et doux, il les écoute ébloui.

.
Elle ? — Une fille de roi, blonde au diadème d'étoiles ;
Passe au monde heureuse, ange, reine et femme. —
Lui ? — il excite dans les peuples une destructrice flamme,
Et dans les coeurs dévastés, il sème des pensées rebelles.

Entre elle et lui, par les préjugés de la vie séparés,
Existents des siècles de pensées, une histoire, un milieu (monde);
Parfois — quoique rarement — ils se rencontrent et leurs yeux
Se regardent, et paraissent s'absorber dans leur désir embrasé.

Elle fixe de ses grands yeux, bleus, tendres délicieux,
Les yeux noirs de jeune homme, qui menacent d'orage,
Et sur sa face à lui maigre, passe-léger un rouge nuage.
Ils s'aiment — et combien loin sont à la fois tous deux!

Un roi pâle vint et sa couronne antique,
Chargée de gloires et de pouvoir, à ses pieds il aurait déposée,
Si sur le tapis du trône elle eût mit son pied
Et dans la main au sceptre, sa main étroite, artistique.

Mais non. Ses lèvres à peine ouvertes, muettes sont restées,
Muet son coeur dans sa poitrine, et, tirée sa main en arrière.
Un amour mystérieux germait dans son âme; avec lenteur, clairs,
En face du démon, ses rêves de vierge apparaissaient.

Elle le voyait exciter le peuple avec des idées froides audacieuses.
Comme il est puissant! pensa-t-elle, avec un effroi doux amoureux,
Il révolutionne le présent avec ses pensers fameux,
Contre tout ce qu'entassèrent de longs siècles et des intelligences
[merveilleuses.

Lui, souvent monté sur une pierre avec rage s'enroule
Dans le drapeau rouge... et son front dur-profond, plissé,
Ressemblait à une nuit noire par des orages troublée;
Ses yeux lançaient des éclairs, et ses paroles éveillaient la fureur
[des foules.

.....
Sur un lit pauvre se consume en une longue agonie
Le jeune homme. Une lampe étend sa lueur avare, pâlie,
Grésillant dans l'air malade; personne ne sait rien de lui,
Personne ne caresse son front, personne son sort n'adoucit.

Ah ! toutes ces réflexions dirigées contre l'humanité,
Contre les lois qui sont écrites, contre l'ordre masqué
Du nom de Dieu — elles sont aujourd'hui toutes dirigées
Contre le coeur du mourant, et veulent son âme étrangler

Mourir sans espoir. Qui connaît l'anxiété
Cachée sous ces paroles ? Se sentir prisonnier, petit,
Voir que les grandes aspirations sont anéanties,
Qu'en ce monde règnent des maux auxquels on ne peut s'opposer,

Qu'en s'opposant à ces maux, on gaspille sa vie,
Et lorsqu'on meurt, on s'aperçoit qu'on a vécu vainement,
Oh ! une telle mort c'est l'enfer ! D'autres larmes, d'autres tourments,
Il n'en est pas de plus cruels. Sentir qu'on n'est rien !

Et ces noires réflexions ne vous laissent mourir même.
Comme il entra dans la vie ! Quel amour pour la justice et la bonté
Et quelle sincère fraternité, n'avait il avec lui-même apportés !
Quant à la récompense ? L'amertume qui pèse à son âme.

Mais à travers le noir nuage qui ses yeux voile,
L'ombre d'un ange s'approche, haute, argentée,
S'assied sur son lit, embrasse ses yeux par les pleurs aveuglés,
Et le nuage qui les couvre, se dévoile...

C'est *Elle*. — Avec une satisfaction profonde, inexprimée,
Il la regarde dans les yeux. Elle est merveilleuse de tendresse ;
Son heure dernière le réconciliait avec toute sa vie de détresse ;
Ah ! murmure-t-il près d'expirer : c'est toi, je devine, mon aimée !

„J'ai voulu ma vie durant pouvoir soulever le peuple, toujours
Avec mes conceptions rebelles contre le ciel ouvertement adressées ;
Il n'a pas voulu condamner le démon mais a chargé
Cet ange pour me réconcilier, et la réconciliation ...c'est l'amour“.



Ange gardien

Quand, la nuit, mon âme veillait en extases,
Je voyais mon ange gardien, comme en rêve,
Qui, ceint d'un manteau de rayons et d'ombres
Avec un sourire, sur moi, ses ailes a étendues ;
Mais dès que je te vis en un pâle vêtement,
Enfant pénétrée de mystère et de désir ardent,
S'enfuit cet ange-là, par ton oeil vaincu.

Es-tu démon, enfant, qui d'une lueur seulement
Jaillie de tes cils longs, de ton oeil grand,
Fis s'envoler mon ange en tremblant.
Lui, ma veille sacrée, mon fidèle ami ?

Ôu, peut-être... Oh ! mais ferme tes longs cils,
Pour que je puisse reconnaître tes traits pâlis —

[Car toi... c'est lui !



Mortua est

Un flambeau qui veille sur les tombeaux mouillés,
Un tintement de cloche aux heures sacrées,
Un rêve qui trempe son aile dans le gouffre amer :
Ainsi tu franchis les bornes de l'univers.

Tu passas quand le ciel est une plaine radieuse,
Aux rivières de lait — aux fleurs lumineuses,
Quand les noirs nuages ressemblent à de sombres palais,
Par la lune reine tour à tour visités.

Je te vois comme une ombre d'argent qui brille,
Aux ailes déployées vers les cieux partie,
Montant, souffle pâle, l'échelle des nuées,
Sous une pluie de rayons, sous une neige étoilée.

Un rayon, t'élève, un chant t'indique la voie,
Avec tes bras blancs sur la poitrine mis en croix,
Quand on entend filer sur les magiques fuseaux,
Il est de l'or dans l'air et de l'argent sur les eaux.

Je vois à travers l'espace ton âme candide passer ;
Je regarde ensuite... blanche et froide l'argile restée,
Couchée dans la bière sous son long vêtement,
Je contemple ton sourire demeuré vivant,

Et mon âme blessée par le doute, j'interroge,
Pourquoi donc es tu mort ange au pâle visage ?
N'étais-tu belle et jeune et même heureuse ?
Es-tu partie éteindre une étoile radieuse ?

Mais peut être, là bas, se trouvent des palais,
Avec en étoiles bâties des arches dorées,
Aux rivières de flammes-aux ponts d'argent,
Aux bords de myrhe, aux fleurs qui chantent en embaumant ?

Pour que tu les traverses, ô reine divine,
Aux longs cheveux de rayons, aux yeux qui illumine,
En bleu vêtement d'or moucheté,
Sur ton pâle front couronne de laurier.

Oh ! la mort est un gouffre, une mer d'étoiles,
Mais la vie est une mare de rêves rebelles.
Oh ! la mort est un siècle aux soleils radieux,
Quand la vie n' est qu' un conte décevant, hideux.

Mais peut-être... ô ! ma tête déserte, orageuse,
Mes bonnes pensées sont étranglées par les mauvaises...
Quand les soleils s'éteignent et les étoiles filent,
Alors j'ai l'impression que tout est fragile

Il se pourrait que la voûte d'en haut se fendît,
Que le néant tombât avec son immense nuit,
Que je visse, le ciel noir tamiser ses parcelles,
Comme des proies *passagères* de la mort *éternelle*.

Mais, alors, s'il est ainsi... alors, jamais
Ton souffle chaud, il ne sera plus ranimé,
A jamais muette sera ta voix subtile,
Alors cet ange ne fut q'une argile.

Et pourtant, belle et morte poussière,
J'appuie ma lyre brisée contre ta bière
Et ne déplore pas ta mort, au contraire, je bénis
Du chaos humain un rayon qui s'enfuit.

Et puis qui pourrait savoir s'il vaut mieux
Être ou ne pas être?... Mais sache qui veut,
Que ce qui n' est pas n'éprouve pas de douleurs]
Or, beaucoup de douleurs sont, et peu de bonheurs.

Être? Vaine et triste folie;
L'oreille vous ment et l'oeil vous séduit;
Des siècles nient ce qu'un siècle soutient,
Au lieu d'un songe vain, il vaut mieux rien.

Je vois des rêves incarnés chassant des rêves nouveaux,
Jusqu' à ce qu' ils glissent dans les ouverts tombeaux
Et je ne sais comment éteindre ma pensée :
Rire comme les fous? maudire? ou bien pleurer?

Mais à quoi bon?... Est-ce que le tout n'est que délire?
Et puis ta mort, ange, pour quoi dût-elle advenir?
Est-ce que ce monde a de *sens*?... Toi, visage qui sourit,
N'as-tu vécu que pour mourir ainsi?

S'il est du sens en cela, il est athée, perversi;
Sur ton pâle front, Dieu n'est pas inscrit.



Mélancolie

Il semblait que d'entre les nuages se fût ouverte une porte,
Par laquelle, passe blanche, la reine de la nuit morte.
O dors, ô dors tranquille parmi des cierges un millier,
Dans le tombeau d'azur et les toiles argentées,
En ton mausolée superbe – des voûtes célestes l'arc,
Toi, des nuits le doux et l'adoré monarque!
Riche en étendues, reste le monde sous le frimas
Que villages et plaines d'un brillant voile enveloppa,
L'éther scintille, et comme à la chaux blanchis,
Sur le champ solitaire murs et ruines brillent.
Et seul, veille le cimetière avec ses croix penchées ;
Sur l'une d'elle une grise chouette s'est perchée,
Le clocher craque, dans les piliers frappe le tocsin,
Et le démon diaphane touche doucement l'airain
De ses ailes crénelées lorsqu'il veut traverser l'air,
Faisant entendre une plainte, un gémissement amer,
L'église ravagée.

Reste vieille, pieuse, déserte et désolée.
A travers les fenêtres cassées, à travers les portes gémit le vent,
Et comme s'il jetait des sorts ; il semble qu'on l'entend.
A l'intérieur, sur les colonnes, parois, iconostase,
A peine de tristes contours et des ombres s'entre-croisent.
En place de prêtre un grillon file une pensée fine, obscure,
En place de sacristain les vers rongent les vieux murs

.....
La foi peint les icones dans les églises,
Et ses féeriques légendes dans mon âme elle a mises,
Mais du flux et du reflux de la vie. du pas de la destinée,
A peine de tristes contours et des ombres sont restés ;
En vain je cherche mon univers dans mon cerveau fatigué,
Car, tristement, m'ensorcelle un grillon automnal, enroué ;
En vain je tiens ma main sur mon coeur désert,
Il bat doucement comme dans, un cercueil le ver..
Et quand je me rappelle ma vie, il me semble qu'elle s'écoule
Lentement, racontée par une voix de la foule,
Comme si ce n'était pas ma vie, comme si je n'avais pas été.

Qui donc est celui qui par coeur me raconte mon passé,
Et me fait en l'écoutant rire de tout ce que j'entends,
Comme de maux étrangers?... Comme si j'étais mort
[depuis longtemps !



„Pourquoi vous oubliez que vous avez en vous le
[nombre et la force ?
„Quand vous voulez, vous pouvez très facilement la terre partager,
„Ne leur faites plus des murs pour qu'ils enferment des richesses,
„Où, vous-mêmes ils fermeront, quand poussés par la détresse,
„Vous croirez avoir le droit vous aussi d'exister.

„Eux, protégés par les lois, s'adonnent aux plaisirs,
„Et sucent de la terre le suc le plus sucré,
„Ils appellent dans la volupté de leur bruyante orgie
„Comme instruments aveugles vos jolies filles :
„Leurs vieux détruisent nos jeunes beautés.

„Et si vous demandez alors ; à vous que vous reste-t-il ?
„Le travail, dont eux sont les heureux jouisseurs,
„L'esclavage toute la vie, des larmes sur un pain bis,
„La misère dans la honte aux enfants salies,
„Eux tout, et vous rien ; eux le ciel, vous les douleurs,

„Ils n'ont pas besoin de lois ; les vertus sont supposées
„Quand on a ce qu'il faut... Et les lois sont pour *vous*,
„Pour vous, ils les appliquent, pour vous, ils ont des
[peines mesurées,
„Quand vers des biens tentateurs, votre main vous tendez,
„Car on ne pardonne même pas au bras que pousse un besoin fou

„Brisez l'injuste et cruel établissement
„Qui divise l'univers en richesses et misères,
„Puisque après la mort nulle récompense ne vous attend,
„Faites qu'en ce monde chacun ait justement,
„Une égale part... et que nous vivions comme des frères !

„Brisez la statue nue de la Vénus antique,
„Brûlez ces toiles aux corps blancs comme neige,
„Elles suscitent dans les âmes l'idée maléfique
„De la perfection humaine, et jettent impudiques
„Aux griffes de l'usure, du peuple les vierges !

„Brisez tout ce qui stimule leurs coeurs hâves!
„Démolissez des palais, des temples qui cachent les crimes!
„Jetez au feu les statues des tyrans, que coule la lave,
„Pour nettoyer des pierres jusqu'à la trace esclave
„De ceux qui les suivent jusqu'au fond de l'abîme!

„Brisez tout ce qui représente la fortune et l'orgueil
„O, déshabillez la vie de son vêtement de granit,
„De pourpre, d'or, de larmes, d'ennuis!
„Qu'elle soit seulement un rêve, qu'elle soit un trompe-l'oeil,
„Qui sans passions traverse le temps infini,

Érigez avec des décombres de gigantesques pyramides
„Comme un *memento mori* sur le plan de l'histoire!
„Voici l'art qui devant l'éternité,
„Ouvre l'âme; et non le corps dévêtu qui rit
„Avec sa mine „de vendue“, et son oeil vil et rusé,

„O faites venir le déluge! Vous attendirent en vain,
„Pour voir quel bien, par le bien en sortirait...
„Rien! La place de l'hyène fut prise par l'intrigant,
„La place de la vieille cruauté par le fin et le médisant:
„Les formes ont changé, mais le mal est resté.

„Alors vous reviendrez aux temps dorés
„Dont les mythes bleus souvent nous entretenaient;
„Les plaisirs égaux, également seront distribués...
„Même la mort, lorsqu'elle éteindra la lampe de la vie terminée,
„Pourra vous paraître un ange aux cheveux blonds épais.

„Vous mourrez alors facilement... sans amour ni chagrin,
„Vos fils vivront au monde comme vous, de la même vie;
„Même la cloche ne fera plus entendre sa plainte d'airain,
„Pour ceux dont la chance entoura de ses soins,
„Personne n'aura quoi regretter : ayant vécu sa vie,

Et les maladies, que la misère et la richesse forcée
„Causent chez les humains, petit à petit fondraient ;
„Croîtra tout ce qu'au monde à croître est destiné,
„Videra jusqu'au fond la coupe, jusqu'à ce qu'on la veuille briser,
„Car on ne mourra, que lorsqu'on a vécu bien assez“.

.....

Sur les quais de la Seine, en phaéton de gala,
Le César passe pâle, troublé par ses pensées,
L'écho confus des ondes, le bruit sur l'asphalte.
Des centaines d'équipages, ses pensées ne trompent pas :
Son peuple le rend silencieux et humilié.

Son sourire éveillé, profond et discret,
Son regard qui lit dans le coeur humain,
Et sa main qui porte des hommes le destin,
Saluent sur son passage la tourbe déguenillée :
A ceux-ci, sa Grandeur est attachée par un secret lien.

En sa grandeur solitaire, où règne l'amertume...
Comme vous, il est convaincu que le principe mauvais,
L'injustice et le mensonge gouvernent l'humanité...
L'histoire du monde sans cesse répétée :
C'est la légende du marteau qui frappe sur l'enclume.

Et lui le chef suprême des oppresseurs,
Il salue sur son passage le défenseur muet.
Si vous disparaissiez du monde, vous les obscurs auteurs
Des renversements magnifiques — sa radieuse grandeur,
Le César, le César lui-même serait depuis longtemps tombé.

Avec vos ombres qui ne croient à rien
Avec votre dédaigneux sourire, par la pitié quitté,
Avec votre esprit de justice et qui rit bien,
Terribles pouvoirs, avec votre ombre seulement,
Sous son joug il plie ceux qui l'ont détesté.

.
L'orage se baigne dans Paris qui brûle en flambant,
Des tours comme des torches noires craquent brûlant au vent.
Parmi les langues de flamme qui se tordent en flots,
Des hurlements, des bruits d'armes percent l'air chaud :
Le siècle est un cadavre ; Paris, son tombeau.

Dans les rues empourprées par les flammes aveuglantes,
Montés sur des barricades de blocs de granit,
Circulent les bataillons de la plèbe prolétaire,
Aux bonnets phrygiens — aux armes reluisantes,
Et le son des cloches d'alarme, enrôlé retentit.

Comme le marbre impassibles, et d'une blancheur marmoréenne,
Fendant l'air rouge, des femmes passent le bras arme ;
Tombant sur leurs épaules, leurs cheveux noirs épais
Couvrent leurs seins. Emplis de rage et de haine,
Sont leurs yeux noirs, profonds, désespérés.

O combats-toi, de ta riche chevelure enveloppée !
Héroïque est aujourd' hui l'enfant „perdu“ ;
Car le drapeau rouge avec son ombre d'équité,
Sanctifie ta vie de fange et de péchés.
Non ! tu n'es pas coupable, mais ceux qui t'ont vendue.

.
Scintille la mer calme et ses plaques argentées
Se poussent l'une l'autre comme des housses de cristal
Epandues sur un pré ; de la mystérieuse forêt
Apparaît la lune grande aux plaines azurées,
Les embrassant de son oeil superbe triomphal.

Sur les ondes lentes les navires usés,
En berçant, remuent leurs squelettes blêmes,
Passant doucement comme des ombres, avec leurs voiles enflées
Sous la lune qui les perce de ses reflets,
Et dont en cerle de feu pâle, reste la face, comme un emblème.

Sur les bords morcelés par le divagation de la mer,
Le César encor veille sur le tronc incliné
Du saule pleureur, et, de l'eau, les longues aires,
En cercles fulgurants ondulent doucement au zéphire
Qui souffle dans la nuit, et sonne cadencé.

Il lui semblait qu'à travers l'air dans la nuit étoilée,
Foulant le haut du flux, les sommets des bois,
Passait, à la barbe blanche — sur son front désolé,
La couronne de paille, pourrie pendait — Lear, le vieux roi.

Ébloui, le César cherchait vers l'ombre des nuages,
Par la frise de quelle étoile, en tremblant doucement, ils
[transparaissent.

Son esprit discerne alors tout le sens des images
De la vie brillante... Des peuples, les tapages
Paraissent des voix qui revêtent un monde en détresse.

En chaque être humain un monde s'exerce,
Le vieux Démoniaque fait des efforts en vain,
En chaque esprit le monde sans cesse
Se demande : d'où vient et par où va ? La fleur
Des désirs obscurs semés dans l'océan humain.

Tout le „noyau“ de monde : le désir et la grandeur,
Dans le coeur de chacun, se cache et vit,
Jet du hasard, de même l'arbre en fleurs,
En chacune de ses fleurs, toute sa nature il reproduit.
Mais la plupart elles meurent, avant de donner des fruits.

Ainsi l'humaine graine en son chemin se glace,
L'un se fige en esclave ; empereur l'autre naît ;
Couvrant de formes sa pauvre existence,
Et montrant au soleil, de sa misère la face,
La face, car le sens est le même à tous donné.

Toujours les mêmes désirs masqués sous un autre habit,
Et dans toute l'humanité toujours le même homme.
Sous d'innombrables formes apparaît le cruel mystère de la vie,
Il les leurre tous, à personne ne se confie,
Des désirs infinis plantant dans un atome.

Lorsqu'on sait que ce rêve avec la mort finit,
Que derrière soi-même, tout reste tel qu'il est, si l'on veut corriger
Tout ce qu'il est à corriger au monde; alors on est fatigué
Par l'éternelle course, mais par une seule pensée séduit :
„Car, de l'éternelle mort le songe, est la vie du monde entier“.



L'Egypte

Le Nil pousse ses flots blonds vers les champs pris par les Maures
Au-dessus de lui le ciel d'Egypte étale de la pourpre et de l'or,
Sur ses bords jaunâtres, plats, les roseaux croissent des profondeurs,
Des fleurs, bijoux aériens, brillent au soleil mystérieusement,
Les unes blanches, hautes, tendres, comme des neiges, l'argent,
D'autres rouges comme braise, d'autres bleues — des yeux qui
[qui pleurent.
Et parmi les touffes du millet (à balais) qui pousse vert,
[profond épais,
Dans les nids étalent leurs plumes de choix, les oiseaux apprivoisés,
En gazouillant, le bec au soleil, ils se caressent amoureusement.
S'enfonçant en d'éternelles rêveries, jailli des sources salutaires,
Le Nil pousse sa légende et son miroir jaune-clair
Vers la mer tranquille qui noie son désir ardent.

A ses bords sont rattachés des champs verts et des pays bibliques:
Memphis, là-bas, dans le lointain avec ses murs antiques,
Muraille sur muraille, roche sur roche — une gigantesque cité,
Ce sont des conceptions architectoniques d'une impressionnante
[majesté !
Ils ont bâti montagne sur montagne dans leur antique fierté,
Et les ont revêtues d'argent pour qu'au soleil elles brillassent enchaînées,

Afin qu'elles parussent surgies des sables d'argent,
Des rêves du désert dans le mouvement des vents,
Comme une pensée de la mer sainte, par le ciel chaud reflétée,
Et très loin rejetée ! Là-bas s'élèvent orgueilleuses,
Et comme la mort éternelles, les pyramides, grandioses,
Cercueils, où l'épée d'un naufrage est enfermée.

Le soir tombe... le Nil dort et les étoiles sortent de leur défilé,
La lune reflète dans la mer son image, et les rejette parmi les nuées.
Qui donc vient d'ouvrir la porte et pénétre dedans ?
C'est le roi. En vêtement d'or rouge et de gemmes,
Il entre pour y voir tout le passé : son âme
Se brise, lorsqu'il contemple le gué des temps

En vain les rois gouvernent le monde avec sagesse ;
Les mauvais signes se multiplient, les bonnes actions disparaissent...
En vain *scrute-t-il le sens* impénétrable de la vie.
Il sort dans la nuit... et son ombre longuement étendue se déroule
Sur les longs flots du Nil. De même, sur des flots de foules.
L'ombre des pensées royales se projette obscurcie.

Du Nil les froides ondes, des pyramides les rêves,
Des roseaux le murmure, qui sous la lune qui se lève
Semblent être des gerbes gigantesques de longues flèches argentées.
Des eaux, du désert et de la nuit l'entière majesté
Apparaît pour revêtir cet ancien empire de fierté,
Pour ressusciter parmi le désert une suite de rêves enchantés.

Par la voix de ses ondes, le fleuve sacré nous entretient
Du mystère de sa source, des temps sombres anciens,
L'âme est enivrée par des rêves qui glissent en s'envolant,
Les palmiers disséminés dans les bocages, dorés par la lune radieuse
Èlèvent leurs troncs élancés — La nuit est claire, lumineuse,
Les ondes rêvent des écumes, des nuages se rangent sur le firmament.

Et dans les temples grandioses, des colonnades de marbre blanc,
La nuit, les dieux se promènent dans leurs diaphanes vêtements,
Et le chant des prêtres résonne en des harpes d'argent ;
Au vent du désert dans la fraîcheur de la nuit brune,
Les pyramides divaguent par leurs sommets et plaintivement résonnent
Et sauvagement, les rois se lamentent dans leur tombeau géant.

Au sommet de l'antique bâtiment, se trouve la tour du Maure,
Pensif, le mage regardait dans son miroir d'or,
Où, par milliers les étoiles du ciel se rassemblent au milieu,
Lui, regarde en raccourci, là-bas leurs voies cachées,
Et dessine avec sa baguette leurs chemins retrouvés,
Il a découvert le secret de l'univers, tout ce qui est juste, bien et beau.

Mais il se peut que pour le malheur d'une race efféminée,
Des rois marqués par le crime, des prêtres débauchés,
Le mage gardien vengeur, ait lu le signe renversé
Et qu'alors le vent, soulevant tout le sable du désert,
Ait englouti avec lui des villes, pareilles à de gigantesques bières
D'une race, qui sans vigueur alourdissait la terre pressurée

A présent, l'ouragan court jusqu' à ce que ses chevaux crèvent
Et dans le Nil, seulement le désert son sable abreuve.
Et le répand sur les champs naguère fleuris.
Memphis, Thèbes, le pays entier est couvert de ruines,
Le désert est sauvagement parcouru par de nombreuses familles
[bédouines
Sur la plaine éparpillées avec leur légendaire vie.

A présent encore, troublant des étoiles sur les longues ondes du Nil,
La nuit, le flamant rouge s'enfonce dans l'eau petit à petit,
Et la lune maintenant argente toute l'Égypte antique ;
Et l'âme songe alors à l'entière histoire des anciens temps,
La voix du passé retentit à l'oreille du présent,
De la brouille des flots s'élèvent des paroles prophétiques.

Memphis, alors apparaît, du désert pensée argentée,
Par le souffle des tempêtes artistiquement constituée,
Une merveille, dans la clarté lunaire, des bédouins la contemplant,
Se racontant de belles légendes rehaussées d'étoiles et de fleurs,
Sur la ville qui s'élève des déserts remplis de pleurs ;
Du fond de la terre et de la mer on entend des sons qui montent.

Il est au fond de la mer des cloches qui sonnent chaque nuit ;
Il est au fond du Nil des jardins, des arbres aux pommes d'or mûres
Sous le sable du désert est un peuple enlisé
Qui tot à coup avec ses villes, se réveille pour aller
Là-haut, dans les cours de Memphis, où les salles sont éclairées ;
Chaque nuit jusqu' à l'aube, buvant et criant, ils se distraient.



La prière d'un Dace

Quand la mort n'existait pas, rien d'immortel,
Ni le noyau de lumière promoteur éternel,
Il n'existait ni ce *jourd'hui*, ni *demain* ni **hier** ni **à jamais**,
Car tous n'en formaient qu'un, et **le tout**, seul était,
Quand la terre, le ciel, l'éther, le monde entier
Étaient du rang de ceux qui n'ont jamais été,
Alors Toi seul étais, en tant que je me demande songeur :
Qui donc est le dieu, devant qui nous penchons nos coeurs ?

Avant que fussent des dieux, Lui seul fut dieu,
Et du gouffre des eaux donna des forces au feu.
Il donne aux dieux des âmes — au monde du bonheur,
Il est de l'humanité le suprême sauveur.
Haut les coeurs ! Des louanges donnez-lui !
Il est la mort de la mort et la résurrection de la vie !

Il me donna des yeux pour voir du jour la clarté
Et combla mon coeur des charmes de la pitié.
J'entendis son pas dans le bruit des vents
Et sentis son doux vers en voix portée par le chant
Et près de ces choses encor, un surplus je mendie :
Qu'il daigne m'accorder l'accès dans le repos infini !
Qu'il maudisse tout être qui sur moi s'attendrira,
Qu'il bénisse celui qui m'opprimera,
Qu'il écoute toute voix qui voudrait me ridiculiser
Qu'il renforce le bras prêt à m'assassiner,
Et que celui d'entre les hommes devienne le premier
Qui volerait même la pierre que je pose à mon chevet.

Chassé de tout le monde que je passe mes années
Jusqu'à ce que je sente mes yeux, de larmes privés.
Puissé je ne voir en tout être humain qu'un ennemi,
Puissé-je moi-même arriver à ne plus savoir qui je suis,
Puisque la torture et la douleur ont endurci ma sensibilité,
Et que je puis maudire ma mère tant aimée.
Quand la haine la plus cruelle, me semblerait de l'amour être,
J'oublierai ma douleur, et je mourrai peut-être.
Étranger et sans foi, le jour où je mourrai,

Que mon indigne cadavre dans la rue soit jeté !
Et qu'à celui, couronne précieuse vous donniez ô mon Père,
Qui, les chiens ameutera, pour déchirer mon coeur.
Quant à celui qui lapidera ma face,
Ayez pitié, ô Maître, et donnez lui l'éternelle existence !
Ainsi, seulement, ô Père, je pourrais vous remercier
De m'avoir accordé le bonheur au monde d'exister
Pour demander vos dons, front et genoux je ne vais pas plier,
Vers la haine et les blasphèmes je voudrais vous inciter,
Afin que je sente que par votre souffle, mon souffle, passe.
Est que dans l'éternel oubli je disparaiss sans trace.



Le marbre aimé

... Lui chasse les armées dans une glacée terreur,
L'âme en ruine, un roi d'Assyrie,
Ainsi qu'aux rochers jette son écumante douleur,
L'ouragan qui gémit.

Pourquoi ne suis-je un roi pour abolir de ma détresse,
Pourquoi ne suis-je Satan, pourquoi ne suis-je Dieu ?
Pour anéantir un monde qui déchire en silence
Mon âme brisée.

Un lion rugit au desert sa rage fuyante,
Un océan s'enivre de la danse des vents ;
Et les nuages expriment en tonnerres, leur douleur mugissante,
Leurs pensers ardents.

Moi seui, je ne puis dire ma poignante tristesse,
Moi seul, je ne puis dire mon amour insensé ;
Car le ciel m'acorda l'amère détresse :
Une pierre d'adorer.

Au mourant l'espérance, à la rage la vengeance,
Au prophète le blasphème, Dieu, à la foi
Au suicide une ombre qui chasse sa désespérance ;
Rien, rien moi.

Rien, sauf ton image qui m'emplit de venin ;
Rien, sauf le souvenir de ton doux sourire ;
Rien, sauf un rayon de ton visage serein,
De ton oeil pur.

Et, je t'aime, enfant, comme la jeunesse pressée,
Aime avec des yeux de flamme l'éphémère bonheur,
J'aime, comme aime un océan incendié,
Le tourbillon sauveur.

Si le génie, de mes yeux absorbait mon regard affaibli,
Si contre mon sein tremblait ta taille élancée,
Je poserais sur sur ton front en magnifiques rêveries
Un diadème enflammé.

Et je déposerais le sort du monde sur ta lèvre rougie,
J'imposerais au monde comme loi ton délire moqueur,
Je ferais de ton sourire un siècle d'orgie,
Et de saintes huiles de tes pleurs.

Car je t'aime, enfant, comme le dieu l'immortalité,
Comme le prêtre l'autel, comme la peur un couvent,
Comme le sceptre la main douce, comme l'aigle la majesté,
Comme le rêve un enfant.

Et derrière toi ton „pas“ s'envole mystérieusement furieux.
Comme un dément qui cherche des yeux, égaré,
Le front livide, le visage terreux,
L'icone qu'il adorait.



Vénus et Madone

Idéal perdu dans la nuit d'un monde qui s'en alla,
Monde qui pensait des féeries et s'exprimait en poésie,
O! je te vois je t'entends, je pense à toi, jeune et douce Vesta
D'un ciel avec d'autres dieux, d'autres étoiles, d'autres paradis.

Vénus, marbre chaud, oeil de pierre qui s'enflamme,
Bras lent comme la pensée d'un empereur poète,
Toi, qui fus la divinisation de la beauté de femme,
De la femme que même aujourd'hui je vois parfaite.

Raphaël s'enfonçant dans des rêveries comme dans une nuit étoilée,
L'âme enivrée de rayons et de printemps éternels
Te vit!.. et rêva le paradis aux jardins embaumés,
Te vit voguer reine parmi les anges du ciel...

Puis il créa sur la toile nue la Madone Divine,
Au diadème d'étoiles, au sourire doux, innocent,
La face pâle en blonds rayons, figure d'ange mais féminine,
Car la femme est le modèle des anges du firmament.

Ainsi moi-même, égaré dans la nuit d'une vie poétique,
Je t'ai vue femme stérile, sans âme, sans ardeur,
Et, de toi, j'ai fait un ange doux comme le jour magique,
Lorsque dans la vie déserte sourit un rayon de bonheur.

J'ai vu ta face pâle, d'une maladive griserie,
Tes lèvres bleuies par la morsure de la corruption,
Et j'ai jeté sur toi, cruelle, le voile blanc de la poésie,
Donnant à ta pâleur un purifiant rayon.

La Nuit

La nuit, calme et bleuâtre, le feu brûle dans la cheminée.
D'un coin, assis sur un sofa rouge, moi, je le regarde en face.
Jusqu'à ce que mon esprit s'endorme, et que mes paupières
[se baissent.
La bougie est éteinte dans la chambre... Mon sommeil est doux,
[chaud, léger

Alors, à travers l'obscurité tu t'approches en souriant,
Comme la neige de l'hiver blanche, comme une journée d'été douce,
Tu t'assieds sur mes genoux, chérie, tes bras enlacent
Mon cou... et toi, contemples avec amour mon visage pâissant.

De tes bras blancs, arrondis, parfumés, délicieux,
Enchaînant mes joues, tu couches ta tête sur ma poitrine,
Et puis, comme éveillée d'un rêve, avec des mains
[petites, blanches, fines,
Tu sépars sur mon front triste les mèches de cheveux.

Avec douceur et nonchalance, tu caresses mon front calmé,
Et pensant que je dors rusée, tu poses tes lèvres en feu
Sur mes yeux fermés comme le sommeil, et sur mon front, au milieu,
Et souris, comme rit le rêve dans un coeur passionné.

O ! caresse-moi tant que mon front est calme est lisse,
O ! caresse-moi tant que tu seras jeune comme du soleil la lumière,
Tant que tu seras douce comme une fleur, et comme une rosée
[claire,
Avant que mon front soit ridé, avant que mon coeur vieillisse.



Fleur bleue

„De nouveau réves-tu d'étoiles,
Et de nuages et de hauts cieux ?
Pourvu que tu ne m'oublies,
Ame de ma vie !

„En vain, des rivières ensoleillées
En ta pensée tu réunis,
Et les champs d'Assyrie,
Et la mer enténébrée.

„Les pyramides vieilles
Èlèvent vers le ciel leur sommet hautain
Ne cherche pas dans le lointain
Ton bonheur, mon chéri !“

Ainsi dit la petite mie,
Lissant tendrement ses cheveux,
Ah ! elle a dit la vérité :
Moi j'ai ri, je n'ai rien dit.

Allons dans le bois verdoyant,
Où des sources pleurent dans la vallée,
Le rocher est prêt à s'écrouler
Dans l'abîme effrayant.

„Là-bas, à l'orée du bois,
Près de la voûte azurée,
Et sous les tendres roseaux,
Nous resterons assis sur des feuilles de mûrier.

„Et tu me conteras alors des histoires,
Et des mensonges de ta jolie voix.
Sur une branche de romarin, moi,
Si tu m'aimes je tâcherai de savoir.

„Et sous la chaleur du soleil,
je serai comme une pomme, vermeille
Je défairai mes cheveux dorés
Et d'eux ta bouche je couvrirai

„Si tu me donnes un baiser,
Personne au monde ne la saura,
Car il sera sous le chapeau donné...
Est puis... qui s'intéresse à cela !

„Quand parmi les branches paraîtrait
La lune dans la nuit d'été,
Tu me tiendras par le taille.
Moi, par derrière la cou je te tiendrai.

„Sur le sentier, sous des voûtes de feuillées,
Nous dirigeant vers le village de la vallée,
Nous échangerons en chemin des baisers
Tendres, comme les fleurs cachées.

„Puis, arrivés au seuil de la porte
Nous parlerons dans l'obscurité.
Que de nous personne ne s'inquiète :
Que tu me sois cher, à personne cela n'importe !“

Encor un baiser - puis elle disparaît...
Sous la lune je reste planté comme un pieu !
Quelle belle, quelle gâtée,
Est ma douce fleur bleue !

.....
Tu t'en es allée douce merveille,
Et notre amour est mort.
Fleur bleue ! fleur bleue...
Pourtant, c'est triste, la vie.



Prince charmant de-tilleuls

„Blanche, apprends que dès le bercail
Le Seigneur est ton fiancé
Car tu naquis, ma fille,
D'un amour réprouvé.

„Demain, au couvent de Sainte-Anne,
Tu trouveras dans celui qui sur les astres règne,
La consolation de ton existence,
Le salut de ma „face“

— „Père je ne veux pas que languisse
Mon âme jeune, réjouie ;
Moi j'aime la chasse, la danse ;
Que d'autres renoncent aux plaisirs de la vie.

„Je ne veux pas qu'on coupe ma chevelure,
Qui jusque 'à mes talons descend :
Ni me rendre aveugle par la lecture,
Sous la fumée bleue de l'encens

„Je sais mieux ce qu'il te convient,
Repousse tout désir humain,
Nons partirons dès l'aube demain
Vers le cloître ancien et saint“.

— Elle entend. — Pleure. — Comme poussée,
A travers le monde à partir
Par de bizarres pensées
Et par un indicible désir.

Et pleurant, elle retient son cheval,
Son cheval comme la neige blanc,
Elle lui lisse la belle crinière,
Et monte en selle en pleurant.

Dans un élanement elle s'en va.
La tête penchée, les cheveux au vent,
Ni ne regarde en avant,
Ni ne se retournera !

— Par des sentiers perdus dans la vallée
D'interminables forêts elle traverse,
Jusqu'au moment où, les rouges rayons du soir,
Se couchant, des cieux disparaissent.

L'ombre, par-ci-par-là dans les forêts,
Palpite fulgurante...
„Parmi les feuilles frémissantes elle avançait“,
Et parmi les abeilles bourdonnantes

Elle atteint le centre de la forêt
Près du tilleul haut et vieil
Où, la source enchantée
Bruit doucement aux oreilles.

Par le tendre murmure des eaux
Elle sursaute alors éveillée,
Et voit à ses côtés un beau
Jeune homme, sur un cheval noir monté.

Il la contemple, de ses grands yeux
Rêveurs, tendres l'enveloppant.
Il porte des fleurs de tilleul dans ses noirs cheveux,
... A la hanche une corne d'argent.

Il se mit doucement à jouer,
Douloureusement, charmeur ;
Le coeur de la jeune fille frémissait
Au désir du beau voyageur.

Ses cheveux touchent ses cheveux à lui ;
Alors, les joues en feu,
Elle baisse ses longs cils
Sur ses candides yeux.

Et ses lèvres esquissent un sourire
Discret, charmeur,
Qui laisse à peine s'entr'ouvrir
Sa bouche assoiffée d'amour.

Lorsque, ravie tout à fait,
Vers lui son buste elle inclina,
Il cessa de jouer,
Et d'une voix plaintive lui parla...

Il l'enlace ainsi montée,
Elle se défend d'une main,
Mais toutefois, se laisse aller,
Sentant son coeur lui bondir soudain,

Et contre l'épaule du jeune homme tombe,
La tête de la jeune fille au visage levé...
Pendant qu'alentour les chevaux paissent,
Elle le contemple l'âme transportée.

Le doux murmure seulement,
De la source enchantée,
Assourdit mélancoliquement,
Leurs âmes enivrées.

Des forêts, alors, la lune émerge,
Toute la nuit, ils restent pour la voir,
Sur le fond blanc comme neige
Badigeonner des ombres noires,

Qu'elle allonge sans cesse
Et montant les transporte au ciel ;
Mais ils passent à travers les forêts et disparaissent
Avec leur vie manquée.

A la porte du château, la cheval
Écumant, attend le lendemain
Mais sa belle maîtresse,
Est disparue dans le lointain.



Le désir

Viens dans la forêt à la source
Qui tremble sur le gravier,
Où la terrasse de sillons
Est cachée par des branches baissées.

Et vers mes bras étendus
Que tu coures contre ma poitrine tomber,
Puissé-je dégrafer de tes cheveux le voile,
Et de ta figure l'enlever.

Tu t'assiéras sur mes genoux,
Nous serons seuls, tous seuls,
Et sur tes cheveux, frissonnantes
Tomberont de fleurs de tilleul.

Que ton front blanc émergeant des cheveux blonds
Sur mon bras doucement tu couches,
Laisant tes douces lèvres
Comme offrande à ma bouche.

Nous ferons un rêve heureux,
Nous imiteront dans un chant,
Les sources solitaires,
Le doux souffle du vent.

Nous endormant dans l'harmonie
Du bois qui s'enfonce dans ses pensées,
Des fleurs de tilleul au-dessus de nous,
Tour à tour vont tomber,



S'en est allé l'amour

S'en est allé l'amour, un ami
Cher à tous les deux ;
Donc, à mes doux chants, je leur dis,
A tous. adieu...

L'oubli les enferme dans l'écrin
De sa main glacée,
Et plus sur mes lèvres ils ne reviennent,
Ni ne traverseront ma pensée.

Tant de murmures de source,
Tant de céleste clarté,
Un amour tellement triste
En eux j'enterrai ;

De quel gouffre éloigné
Jaillirent - ils en moi !
Et de combien de larmes ne les ai-je baignés,
Mon aimée, pour toi !

Comme, ils montaient péniblement
De mes profonds soupirs !
Et je regrette infiniment,
De ne plus souffrir

Car tu ne veux plus te montrer,
Lumière au lointain port,
Avec tes yeux voilés,
Renaissant de la mort !...

Et qu'avec ton sourire d'Ève,
Et ton visage exquis,
De mai vie tu fasses un rêve,
Et de mon rêve une vie !

A fin que je croie que tu montes
Dès que la lune surgit,
De l'ombre des doux contes
Des mille et une nuits !

C' était un rêve mystérieux
Et doux infiniment,
Mais il était trop délicieux
Pour qu'il durât longtemps.

Par trop un ange tu m'as semblé,
Et femme, par trop peu,
Pour que le bonheur que j'avais,
Restât en ce lieu.

Trop, nous nous étions pénétrés tous deux,
De son charme peut-être,
Nous avons trop oublié Dieu,
Comme nous oublions les choses et les êtres !

Mais peut-être est même déplacé
Dans un monde de malheurs,
Un bonheur aussi sacré,
Accessible à la douleur !



O mère

O mère, mère chérie, à travers les brumes des temps,
Dans le frémissement des feuilles, tu m'appelle près de toi;
Au-dessus de la crypte noire de ton tombeau sacré,
Par l'automne et le vent les acacias sont remués,
Leurs branches s'agitent doucement, en imitant ta voix...
Sans cesse elle s'agiteront, sans cesse tu dormiras.

Quand je mourrai, mon aimée, ne pleure pas à mon chevet,
Du tilleul saint et doux, une branche tu détacheras,
Au-dessus de ma tête avec soin la branche enterreras,
Pour que sur elle tombent les pleurs de tes yeux;
Je la sentirai parfois ma tombe ombrager...
Sans cesse grandira son ombre, moi sans cesse je dormirai.

Et s'il advient qu'en même temps nous mourions,
Qu'on ne nous enferme pas en de tristes murs de cimetière,
Qu'on creuse notre tombe au bord d'une rivière,
Et qu'on nous mette ensemble dans la même bière.
Alors près de mon sein à jamais tu seras...
Sans cesse nous dormirons, sans cesse l'eau pleurera.



O d e

(à la manière antique)

Je ne croyais pas apprendre à mourir une fois :
Toujours jeune, envelopé dans mon manteau,
Je levais mes yeux rêveurs vers l'étoile
De la solitude.

Lorsque, tout à coup, apparus dans ma voie
Souffrance, toi, douloureusement exquise...
Jusqu'au fond je bus la volupté de la mort
Implacable !

Lugubrement je brûle vivant, tourmente comme Nessus,
Ou comme Hercule empoisonné par son vêtement ;
Je ne puis éteindre mon feu malgré toutes
Les eaux de la mer.

Sur mon propre rêve évanoui je je me lamente,
Sur mon propre bûcher je me consume en flammes...
Pourrais-je en renaître lumineux comme
L'oiseau Phoenix ?

Que les yeux troublants disparaissent de ma voie,
Reviens dans mon sein triste impassibilité,
Et pour que je puisse mourir tranquille ; à moi-même
Redonne-moi !



Epigones

Lorsque je considère l'âge d'or des lettres roumaines,
Je me plonge comme dans une mer de rêveries douces et sereines,
Et tout autour de moi, il me semble voir rôder de doux et
[beaux printemps,
Ou des nuits étalant au-dessus de moi, leurs océans d'étoiles,
Jours marqués de trois soleils au front, des bois verts aux
[philomèles,
Aux sources de pensées et aux rivières de chants.

Je vois des poètes ayant écrit „*une langue*¹⁾ *imprégnée de*
[*douceur*“.

Tchikindéal bouche d'or, *Moumouléan* voix de douleur,
Pralé nature qui change, *Daniel* triste et petit,
Vacaresco chantant avec délices le printemps de l'amour,
Cantémir taillant des projets avec des couteaux et des verres,
Beldiman annonçant en vers la guerre ennemie.

Lyre d'argent *Sihléano*, *Donitch* nid de sagesse,
Qui, comme, il arrive rarement, pour méditer, met
Les oreilles trop longues, ou trop longs les bois du cerf.
Où donc est son boeuf sage, où donc est son renard rusé ?
Ils sont tous partis, partis tous ensemble sur un chemin non
[détourné ?
Est parti *Pan*, filleul de *Pépéléa*, ingénieux comme un proverbe.

1) Textuellement „*comme un rayon de miel*“.

Héliade, bâtit avec des rêves et des contes séculaires
Le delta des récits bibliques, des prophéties amères,
Vérité baignée de mythes, sphinx pénétré de clarté,
Montagne à tête de pierre par des orages foudroyée,
Reste encor en face du monde une énigme inexplicée,
Et veille sur un rocher brûlé d'entre les nuages des préjugés.

Bolliac célèbre le serf et ses chaînes cuivrées ;
Et sous les drapeaux noirs de la patrie, *Carlova* appelle l'armée,
Il évoque présentement les ombres des séculaires projets,
Et comme Byron, éveillé par le vent farouche de la souffrance,
Pâle, éteint Alexandresco la sainte veilleuse de l'espérance,
Déchiffrant l'éternité dans la ruine d'une année.

Sur un lit blanc comme un linceul, git le cygne mourant,
Allongée, la pâle vierge, aux longs cils, au parler suave, lent...
Sa vie fut un printemps, sa mort un regret cuisant ;
Et son jeune poète la contemple avec ivresse,
Et de sa lyre s'échappent des notes, et de ses yeux des larmes
[de tristesse,
Ainsi *Bolintinéano* commença son chant.

Mourachan secoue la chaîne au son rouillé,
Brise les cordes d'airain d'une main fatiguée,
Appelle à ressusciter la patrie, comme le mythique poète,
Arrache leur douleur aux monts, aux sapins prédit le destin
Et, riche dans sa misère, comme un astre il s'éteint,
Prêtre de notre réveil, des signes du temps prophète.

Et *Negruzzi*, essuie la poussière des chroniques anciennes,
Car dans ses pages jaunies figurent les dominations roumaines,
Écrites de la vieille main des laïques savants ;
Il trempe sa plume dans la couleur des vieux temps reculés,
Peint de nouveau les toiles sombres, effacées,
Qui montraient les faits cruels de certains princes rusés, tyrans.

Et cet éternellement heureux et jeune roi de la poésie,
Qui sur des feuilles vous joue la doïna, qui de la flûte vous «dit»¹⁾
Qui raconte *avec* ²⁾ le conte — le joyeux *Alexandri*,
Qui tout en enfilant des perles sur le doux rayon de l'étoile,
Franchit actuellement les siècles, une lumineuse merveille,
Rit maintenant parmi les larmes, lorsqu'il célèbre Dridri...

Ou, rêvant d'une ombre douce aux blanches ailes d'argent,
Aux (deux) yeux comme deux contes mystiques, profonds, charmants,
Au sourire de vierge, à la voix douce, suave, lente,
Il lui ceint le front d'un superbe diadème d'étoiles,
L'installe sur un trône d'or pour régner sur des mondes rebelles,
Et l'aimant sans limites écrit le «Rêve de poète»...

Ou, rêvant au son de la doïna ¹⁾ triste du preux de la montagne,
Le rêve des eaux profondes et des rochers chenus,
Songeant aux vieux colliers qui parent les flancs des côteaux,
Il éveille dans notre sein l'amour du pays antique,
Évoque en douces images les merveilles historiques,
Le temps d' Etienne le Grand,²⁾ sombre et royal aurochs.

.....
Quant à nous ? nous, les épigones ?.. Sentiments froids ;
[harpes brisées,
Petits d'âge, grands par les passions, vieux coeurs laids,
Masques ironiques bien placés sur un caractère incertain.
Notre Dieu : une ombre ; notre patrie : une phrase,
En nous tout est façade, tout est lustre sans base :
Vous aviez confiance dans vos écrits, nous n'avons confiance en rien.

Et pour cela votre parole était belle et sacrée,
Car elle était pensée par des esprits, car des coeurs elle sortait,
Grands coeurs, jeunes encor, bien que vous soyez âgés,

1) lire : *joue* ; 2) au moyen du...

1) Doïna complainte

2) Étienne le Grand, prince de la Moldavie (XV-e siècle)

Avec vous l'avenir passe ; la roue du monde a tourné ;
Nous sommes de nouveau le passé sans coeurs, triste et glacé ;
Nous n'avons rien en nous, tout est importé tout est calqué.

Vous, plongés dans des méditations saintes, conversiez avec
[des idéaux,
Nous rapiéçons le ciel avec des étoiles, nous tachons
[la mer avec dec flots.
Car notre ciel est gris, notre mer est de glaciers,
Vous suiviez avec rapidité les pensées reines,
Lorsque planant sur des ailes sacrées parmi les étoiles sereines,
Sur leurs traces lumineuses, comme elles, vous marchiez.

Avec sa veilleuse d'or la pâle sagesse,
Avec son royal sourire, comme une étoile qui brille sans cesse,
Éclairait le chemin de votre vie de roses parsemé :
Votre âme un chérubin, votre coeur une lyre,
Qui, au vent chaud qui l'agite des chants monotones respire ;
Votre oeil voyait dans un monde d'images un palais.

Nous ? Le regard qui scrute sans rien rêver,
Qui ment aux images, qui simule la sensibilité,
Contemplant ce monde avec froideur — vous appelons
[des visionnaires,
Tout n'est que convention. ce qui est juste, aujourd'hui,
[est mensonge demain,
En vain vous avez semé, vous avez fait des efforts vains,
Vous avez rêvé des jours d'or, en ce monde de misère,

„La mort succède à la vie, la vie succède à la mort“.
Ce monde n'a pas d'autre sens, d'autre but d'autre sort :
Les humains transforment toutes choses en icônes et symboles,
Appellent saint bien et beau tout ce qui ne signifie rien,
Divisent leurs pensées en de nombreux systèmes,
Et vêtent d'images la vérité nue.

Qu 'est-ce que la pensée sacrée ? Un combinaison formée
De certaines choses inexistantes, livre triste, embrouillé,
Que davantage rend obscur celui qui le veut déchiffrer.
Qu 'est-ce que la poésie ? Un ange pâle au regard plein de pureté,
Volupteux jeux d'images et de sons tremblés,
Manteau de pourpre et d'or sur la poussière chargée.

Adieu, je vous quitte, saintes natures visionnaires
Qui faisiez chanter la vague, qui meniez l'étoile dans les airs,
Vous créez un autre monde dans ce monde de boue ;
Nous réduisons *tout* à la règle aujourd'hui
[en nous, demain en ruine,
Sots et génies petit et grand, le son, l'âme-lumière...
Tout est poussière... *Le monde est comme il est...*
[et comme lui. sommes nous.



Remarques

sur les auteurs cités dans „Épigones“.

„*Tchikindéal* bouche d'or“. Démètre Tchikindéal, écrivain, prêtre et professeur, originaire de Transylvanie. Auteur de l'„*Epitomé, où brèves considérations, concernant la Sainte Eglise*“, paru à Buda, en 1808. Il traduit du serbe „*Les conseils sur la vraie sagesse*“ (Buda 1802) ainsi que les „*Fables*“ (Pest, 1814) de Dosithée Obradovitch. Tchikindéal a employé de nombreux néologismes de provenance latine. Son langage très nuancé, est cependant en désaccord avec son style qui manque d'harmonie. Les „*Fables*“ surtout, qui furent la première traduction de ce genre en roumain, ont été très admirées par ses contemporains.

„*Moumouléan voix de douleur*“. Barbou-Paris Momouléanu (1794—1837) poète. Malgré les encouragements et les éloges d'Héliade Radulesco, cet auteur, n'a pas été très apprécié par ses contemporains. Ses poésies sont traitées avec un art capricieux, voire personnel. Cependant, il était doué d'un réel talent poétique. Il fut le premier grand admirateur roumain de Bossuet et de Lamartine. Un de ses volumes de vers intitulé „*Caractères*“ est accompagné d'une cinglante préface, où, il invite ses contemporains de commencer par apprendre leur langue selon les règles de la grammaire, sans toutefois négliger l'étude des langues étrangères. Il s'attaque aux „*bonjouristes*“ qui s'imaginaient connaître le français parce qu'ils imprégnaient de mots français leur conversation. „*Comprendre les grands poètes et les grands prosateurs français, voilà ce qu'il faut!*“
Recueil de poésies paru en 1822.

„*Daniel triste et petit.*“ Daniel Scavinski-Scavin écrivain d'une importance secondaire. Il était petit de taille et sombre d'aspect. Il a traduit *Brutus* d'après Voltaire (Ms. Ac. R. No. 423); ainsi que „*Démocrite*“ de Régnard, comédie en cinq actes, Iassy 1840, avec une préface de *Michel Cogalnitchano*.

„*Vacaresco chantant avec délices le printemps de l'amour*“ Yanko Vacaresco (1792—1863) érudit, poète et littérateur, profond connaisseur de la littérature classique grecque, et des littératures modernes, et particulièrement, de la littérature française. Vacaresco a traduit de nombreuses oeuvres françaises, dont le *Britannicus* de Racine (1827), réussissant à donner parfois en traduction des vers roumains admirables. „*Le printemps de l'amour*“ où, il célèbre les beautés de la vie champêtre, imité d'Anacréon, parut dans un volume de *Poésies* publié en 1830. „A l'instar des poètes italiens de la cour d'Autriche au XVIII^e siècle, et spécialement de Métastase, il a chanté à côté de légers sujets d'amour, l'idéal roumain nouveau d'élévation dans les idées et dans la culture“. N. Iorga, *Istoria Românilor*.

Cantémir taillant des projets...“ Démètre Cantémir prince de Moldavie de 1710 à 1711, historien et savant. Cantémir possédait onze langues, tant anciennes que modernes. Ce prince a laissé une „*Histoire de l'agrandissement de l'empire ottoman*“, en latin, traduite en anglais par Nic. Tyndal, Londres 1734 et en français sur la version anglaise, par de Jonquières, Paris 1743; „*Système de la religion mahométane*, St. Pétersburg 1792, en allemand; „*Histoire ancienne et moderne de la Dacie*“ Iassy 1836; „*Histoire de Maisons Brancovan et Cantacuzène*, 1795; *Descriptio Moldaviae* (éd. de l'Académie Roumaine, 1872).

Cantémir fut nommé hospodar de la Moldavie en souvenir des services rendus au Sultan Mahomet IV par son père (Constantin Cantémir). Cependant, mécontent de la cour ottomane, il joignit ses troupes à celles de Pierre le Grand, alors en guerre contre la Turquie en 1710. Démètre Cantémir qui s'était réfugié en Russie obtint le titre de prince de l'empire russe, avec des domaines immenses en Ukraine. 1673—1723.

„*Beldiman annonçant en vers la guerre ennemie*“. Le dvornic Aléco Beldiman 1760—1826), homme politique et poète. Son

oeuvre principale, et à laquelle Eminesco fait allusion est : „*La Tragédie* (ou pour mieux dire le triste évènement arrivé à la Moldavie après la révolte des Grecs en 1821)“ écrite en vers.

„Il ne comprend pas l'importance du mouvement roumain, mais d'après ses lamentations, on sent la même courant d'indignation contre l'immixtion des étrangers dans les affaires roumaines, indignation exprimée également, mais avec plus d'audace par un petit boyar valaque anonyme“. N. Iorga, *Istoria Românilor*.

Beldiman a donné quelques traductions dont : „*Oreste*“ de Voltaire, trad. en 1820; „*Alexis ou la maisonnette de bois*“, trad. d'après. François-Guillaume Duminil (1761—1819). Mss. de l'Acad. Roum. Nrs. 31, 32, 33.

„*Sihléano lyre d'argent*“. Alexandre Sihléano, (1834-1857) poète. doué d'un remarquable talent et d'une grande imagination. Il a subi l'influence de ses modèles français et roumains, dont Bolintineáno. On lui doit : «*Strigoitul*» (Le Vampire) poésie impressionnante, mais d'un romantisme exagéré. Dans le même genre : „*Logodnicul morții*“ (Le fiancé de la mort) poème. Ses poésies parurent en 1757, dans un petit volume intitulé „*Harmonies intimes*“.

„*Donitch nid de sagesse*“... (1806-1866) Alexandru Donitch, littérateur et fabuliste roumain, né en Bessarabie, ancien officier dans l'armée impériale russe, s'établit en 1834 dans sa province d'origine. La plupart de ses fables sont inspirées d'après celles du célèbre fabuliste russe Criloff; certaines d'après les fables de La Fontaine. Conteur habile, il sut s'assimiler avec une étonnante maîtrise les qualités des deux grands fabulistes, et réussit à peindre sous des traits d'animaux divers personnages de son temps. Sa fable : „*Le renard et le blaireau*“ est restée célèbre, de sorte, qu'on ne peut pas parler d'un fonctionnaire abusif sans qu'on s'exprime : „*are pufușor pe botișor* (il a du duvet sur son petit museau“).

„*Pan, filleul de Pépéléá ingénieur comme un proverbe*“. Antoine Pan (1794-1854) écrivain populaire. Il était très spirituel et „ingénieur“, son activité est très importante, surtout du point de vue du folklore. La génération des boyars de 1835 à 1845 subit peu à peu son influence, et le recueil de poésies d'An-

toine Pan: „*L'Hôpital de l'amour*“, puis le „*Mémoire relatif à l'incendie qui dévasta Bucarest en 1847*“ devinrent ses livres favoris. Le premier volume de: „*Proverbes, où la légende de la parole*“ est paru en 1847 à Bucarest. A. Pan a publié de nombreux ouvrages.

Pépéléa (appelé aussi parfois Pan-Pépélea) qui personnifie le dieu Pan, est le héros populaire des contes roumains. Cette allusion d'Eminesco, est donc favorisée par le propre nom de l'écrivain.

Héliade bâtissait avec des rêves“... Jean-Héliade Radulesco (1802-72) écrivain et professeur, eut le grand mérite de donner une grammaire roumaine, au moment où la langue littéraire en ressentait un impérieux besoin (1828). Il établit les règles de l'orthographe et définit l'emploi des néologismes. Il suivit les principes de son maître préféré Condillac, dont la Grammaire consistait en l'application, de sa théorie générale de l'éducation, comme cette dernière est une conclusion de sa métaphysique. La préface qui accompagne sa grammaire, restera „le titre de gloire d'Héliade ...„Je soutiens qu'il faut écrire comme on parle, car on écrit pour les vivants et non pour les morts...“

La véritable langue littéraire moderne, date en Roumanie de la mise en pratique des principes exposés par Héliade. Auparavant, chaque écrivain obéissait à son caprice. Plus tard, on partira des principes généraux rigoureusement étudiés. Le système introduit par Héliade sera celui de Condillac: „Partez de l'observation, consultez la nature, fiez-vous à la raison“.

Un événement encore plus grand que sa Grammaire fut l'apparition de son journal „*Le Courrier des deux sexes*“ (1829), suivi de la feuille „*La Gazette du théâtre*“ (1835) et du *Courrier des deux sexes* (1836).

L'activité d'Héliade est très vaste, et elle s'est manifestée, tant dans le domaine littéraire que dans le domaine scientifique. Il a traduit de nombreuses oeuvres françaises, et a donné des ouvrages originaux. Héliade a publié en français deux mémoires relatifs au mouvement de 1848.

- 1) „Mémoire sur l'histoire de la régénération roumaine“, Paris, 1851.
- 2) Souvenirs et impressions d'un proscrit. Paris, 1851.

„*Bolliac* célèbre le serf et ses chaînes cuivrées“ César Bolliac (1813-1880) homme politique, écrivain et poète, né à Bucarest. Il a fait ses études en France. Bolliac a pris part à tous les mouvements politiques de la jeunesse de Valachie et a subi plus d'une fois la prison. Exilé en 1848, pour avoir été l'un des plus ardents partisans de la révolution, il rédigea, et devint le directeur des feuilles les plus importantes du temps : „*Buciumul*“ (Le clairon) 1826-64 ; et la „*Trompette des Carpathes*“ 1866-77.

Après 1848, il excella dans le journalisme et devint un des chefs de la presse roumaine. Son oeuvre poétique, excepté les poésies d'amour et les poésies écrites occasionnellement, consiste en des épanchements généreux pour les déshérités, les humbles et les opprimés — d'où, l'allusion d'Eminesco. Ses poésies sont de la rhétorique pure, de véritables discours politiques mis en vers. Une des meilleures est „*Sila*“ (La violence), qui malgré certaines faiblesses contient des strophes remarquables.

Oeuvres : „*Méditations*“ Bucarest 1835.

1) „*La renaissance de la Roumanie*, Paris 1857.

2) „*Carlova appelle l'armée*“... Basile Carlova né en 1809 poète doué d'une rare sensibilité, mais qui, malheureusement, mourut très jeune. Auteur de la „*Marché de l'armée*“, à laquelle Eminesco fait allusion, et dont Alexandri s'inspira plus tard, lorsqu'il écrivit son „*Cantique de la Roumanie*“. Ses élégies : „*Le pâtre attristé*“, et „*Les Ruines de Targovischte*“, témoignent d'un chaleureux élan patriotique, ainsi que d'une grande sincérité dans l'expression. Carlova avait entrepris la traduction de la „*Zaïre*“ de Voltaire, lorsque la mort le surprit en 1831.

3) „*Alexandresco la sainte veilleuse de l'espérance*...“ Grégoire Alexandresco (1812 — 1885) poète, né à Targovischte, ancien élève d'Héliade. Ses premières poésies parues en 1832, ne laissaient pas entrevoir le grand talent dont il fit preuve, plus tard. Il a écrit des fables, dans lesquelles sous des figures d'animaux, il se vengea de ses adversaires — et des satyres, où, il flétrissait les travers des gens de son temps. Son recueil de

1) Pâle éteint

poésies paru en 1838, comprend de vers d'amour : „*Elise*“ ; „*Attente*“ ; „*La Caverne*“ ; des vers religieux et humanitaires : „*Prière*“ ; „*Le chien du soldat*“, ainsi que des fables : „*Le cygne et les petits au corbeau*“ ; „*Le rat et le chat*“.

Il s'inspira de Boileau, de Delavigne et de Lamartine, mais sut donner à son oeuvre un éclat très personnel.

En 1842 parut à Iassy un volume de vers très réussis parmi lesquels la „*Satyre sur mon esprit*“ qui fit une grande sensation. En s'adressant à son propre esprit, le poète raille les défauts de la société au milieu de laquelle il vivait, et dont il était aigri. Certaines de ses fables sont traitées en vers libres, à la manière de La Fontaine. En 1847, parut un recueil de poésies inspirées par un voyage qu'il fit en Olténie : „*L'ombre de Mirtscha à Cozia*“. „*Lever de lune à Tismana*“. La composition présente des inégalités, cependant, elle se distingue par la clarté, ainsi que par un progrès dans la forme. La profondeur des pensées et la beauté des images, font d'Alexandresco le plus grand poète de la période comprise entre 1830 et 1848. Il ne sera obscurci que plus tard, par l'éclat d'un Alexandri, et par l'énergie et la nouveauté d'un Eminesco.

... *Bolintinéano*, commença son chant. Démètre Bolintinéano (1819 — 1872) poète et littérateur, né à Bolintinu-din-Vale, près de Bucarest. Il fit paraître en 1842 dans le „*Courrier des deux sexes*“, d'Héliade, une remarquable poésie : „*Une jeune fille sur son lit de mort*“, inspirée de „*La Jeune captive*“ d'André Chénier. Héliade l'avait accompagnée d'une notice élogieuse. C'est justement à cette poésie qu' Eminesco fait allusion. Bolintinéano a été très influencé par la littérature française. Il a beaucoup écrit en vers et en prose. Son oeuvre poétique comprend : les *Légendes historiques*. Les „*Fleurs du Bosphore*“ ; les „*Contes*“ ; les „*Macédoniennes*“ et les *Rêveries*“.

„*Mourachan secoue la chaîne*...“ Andre Mouréchanou (1816 — 1863) poète roumain né à Bistritza, en Transylvanie. Auteur du poème „*Răsunetul*“ (L'Écho) marche héroïque, devenue célèbre et populaire. Cette ode exerça une grande influence sur le développement ultérieur de la race roumaine et fut mise en musique. Elle peut être comparée à la Marseillaise de Rouget de Lisle.

...*Negruzzi essuie la poussière des chroniques anciennes*“ Costaké Negruzzi (1808-1868) Littérateur et homme d'état, né à Jassy. Encouragé par les écrits des patriotes transylvains, il étudie l'histoire et publie „*Aprodul Purice*“ (L'Écuyer Pouritché) qui est sa meilleure oeuvre en vers. „Agréable conteur, versificateur de talent, et qui sut traduire dans un style naturel et spirituel une partie des oeuvres de Victor Hugo. Il a écrit „*Aprodul Purice*“, où, il est question d'un des capitaines du prince de Moldavie, Étienne le Grand (XV-e siècle) petit de taille, mais au coeur magnanime. Pouritché, lui aurait offert son cheval dans un combat, où le cheval du prince avait été tué“...
N. Iorga, „*Istoria Românilor*“.

L'oeuvre de Negruzzi est nombreuse et très variée. Des fragments historiques qu'il publia, se détache une nouvelle „*Alexandre Lapouschnéano*“, qui est une des plus belles productions de la littérature roumaine. Le prince de Moldavie Alexandre Lapouschnéano, est représenté dans toute sa cruauté à côté de sa délicieuse et magnanime épouse, la princesse Rouxandra. Le dernier vers d'Eminesco, consacré à Negruzzi, vise justement cette nouvelle historique.

„*Alexandri, roi de la poésie*“... Basile Alexandri (1819-1890) poète, romancier, dramaturge, diplomate, né à Bacau. Un des plus brillants personnages de son temps, et le plus grand poète roumain avant Eminesco. Il a célébré tous les grands événements du peuple roumain tant du passé que de son temps. Il est l'auteur du „*Cantique de la race latine*“ couronné par les Félibres à Montpellier en 1882. Ses premiers essais poétiques ont été écrits en français. Il publia en 1848 dans „*La Dacie Littéraire*“, une nouvelle intitulée : „*La bouquetière de Florence*“ en souvenir d'un voyage fait en Italie. Son héroïne «*Dridri*» dont parle Eminesco, rappelle Marguerite Gauthier (La dame au camélias) d'Alexandre Dumas fils. En 1846 et 1847 il voyage en Orient et en Italie, et écrit pendant ce temps, ses premiers poèmes d'amour dédiés à sa fiancée, Hélène Negri, qu'il eut la douleur de perdre en mai 1847 — d'où «*Steluța*» (*La petite étoile*). Ce poème mis en musique, devint plus tard une „*merveille lumineuse*“. «*Stelutza*» a joui d'une célébrité étonnante auprès de la génération d'avant guerre. Le lyrisme dont

elle est imprégnée plaisait infiniment, et on y trouvait une inépuisable source d'attendrissement tandis qu'aujourd'hui, elle est presque oubliée. Alexandri a été profondément influencé par la littérature française. Cette influence qui a été constatée par M. Charles Drouhet, est surtout, visible dans son théâtre. Mais à côté des éléments empruntés, Alexandri ajoute des éléments dont l'originalité est incontestable. Alexandri a passé une partie de sa vie en France, où il a complété ses études, et en 1814 il fut envoyé en qualité de ministre plénipotentiaire de la Roumanie à Paris. Presque toute sa correspondance particulière est écrite en français. Ses débuts poétiques rappellent d'une part la poésie populaire roumaine, d'une autre part les poètes romantiques français, et, particulièrement, Lamartine.

Sources des remarques

N. Iorga, „*Istoria Românilor*“

Notes prises au cours de M. Mario Roques, à la Sorbonne ;

G. Adamesco, „*Istoria litteraturei române*“

Pierre Hanesch, „Le développement de la langue littéraire roumaine dans la première moitié du XIX-e siècle, (en roumain).

Ouvrage couronné par l'Académie Roumaine.

Texte utilisé pour la traduction : Mihail Eminescu, *Poezii*, édité sous la direction de G. Adamesco (Cartea Românească) Bucuresti.

Table

	Pag.
Préface	3
Une chevauchée matinale	9
Les mystères de la nuit	12
Princesse de légende	14
Lucifer	16
L'Étoile	29
Ange et Démon	30
Ange gardien	34
Mortua est	35
Mélancolie	38
Empereur et Prolétaire	40
L'Égypte	43
La prière d'un Dace	51
Le marbre aimé	53
Vénus et Madone	55
La nuit	57
Fleur bleue	58
Prince charmant de - tilleuls	60
Le désir	63
S'en est allé l'amour	64
O mère	66
Ode	67
Épigones	68
Remarques	73

PRIX : 75 LEI